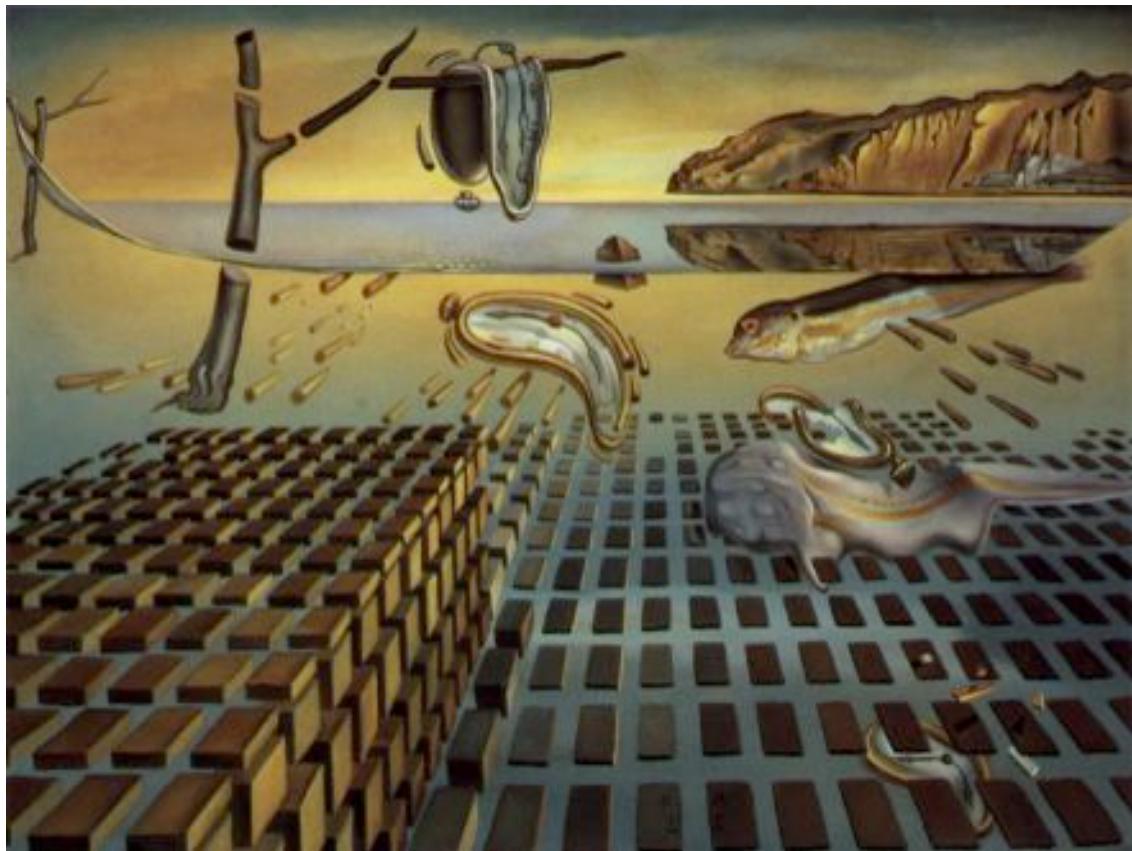


HISTOIRES

Y penser pour en dire

...



La désintégration de la persistance de la mémoire, Salvador Dali

Pour le Cercle En-passe-analytique-l'Ecole

Chantal Belfort

Juillet 2013

Livret de compilation

Fiches didactiques psychanalytiques

L'inconscient

Le désir

Le Phallus

Le refoulement

Le transfert

L'Oedipe

Différents stades de la structuration psychique chez l'enfant, ou,
«Histoire de pulsions libidinales, libido»

L'Inconscient

Nom masculin qui vient de in et de conscient.

Etymologie

In : Préfixe privatif qui vient du latin in. Il a connu un développement continu jusqu'au XVIII^e s où le préfixe non a limité son aire d'emploi, comme au XX^e s le préfixe d'origine grecque a(n). Le préfixe latin signifie dans et se trouve en composition de nombreux mots d'origine latine.

Conscient : 1754, Ch. Bonnet. Vient du latin consciens, de consire « avoir conscience », de scire « savoir ». Inconscient : Le terme attesté en allemand comme adjectif dès le XVIII^e s. (Platner) désigne une « absence » de la conscience, avant d'être envisagé comme substantif, en tant que principe métaphysique par Eduard von Hartmann, en 1869. Théodor Lipps a introduit l'inconscient en psychologie dès 1880.

Historique

Terme de philosophie : l'inconscient est la partie des actions naturelles qui n'ont pas conscience d'elles-mêmes.

La philosophie de l'inconscient se retrouve dans le système de philosophie de M. Eduard von Hartmann (1842-1906), né à Berlin. En réaction contre le positivisme en vogue à la fin du 19^e s. sa philosophie pessimiste postule l'existence d'un principe absolu du monde, l'inconscient, qui tient à la fois de la volonté selon Schopenhauer et de l'idée selon le système hégélien. Il publie ainsi Philosophie de l'inconscient (Philosophie des Unbewussten) dans lequel ouvrage il rend hommage à ses précurseurs : Schelling, Hegel, Schopenhauer. Il établit une distinction entre les instincts répulsifs (crainte de la mort, pudeur, dégoût) et les instincts de sympathie (charité, amour maternel, amour sexuel). Sur ces manifestations d'un inconscient psychique se fondent la morale et l'esthétique. Le mysticisme est décrit comme l'ensemble des activités de l'inconscient dans la conscience. L'homme est à la fois le collaborateur et l'instrument d'un inconscient où le devenir de l'Esprit se confond avec une marche vers le néant. La réalisation hégélienne s'accomplit ainsi selon les voies schopenhaueriennes d'une création menée à son irrémédiable et souhaitable destruction. Cette philosophie s'inscrit dans le courant de nihilisme conventionnel qui a imprégné la mentalité du futur national socialisme. Antérieure d'une trentaine d'années aux premières œuvres de Freud, la Philosophie de l'inconscient de von Hartmann était lue et connue dans le milieu qu'allait toucher la découverte de la psychanalyse, même si elle décrit sous le terme d'inconscient une instance assez étrangère à celle que définira Freud.

En Psychanalyse

Parler de et sur l'inconscient revient à parler de ce quelque chose qui ne peut que nous échapper, n'étant pas accessible à la conscience, et qui ainsi donc ne pourra que s'échapper en termes de signifiants dans la libre association de la cure analytique. Car forcément c'est la clinique qui parvient à éclairer la théorie. Dans ce sens, il est possible d'affirmer qu'il y a perte du contrôle du Moi sur l'inconscient, mais que celui-ci ne s'en trouve pourtant pas libre de son influence ; l'être dans son entier est soumis à ce qui règne en l'inconscient, ce qui fût en refoulement lors de la vie sexuelle de la primo enfance.

Ainsi donc, l'inconscient n'est pas directement accessible à la connaissance du sujet, même si celui-ci en possède les savoirs théoriques et le subit. Il est, dans son absence et son dire, l'objet qui marque de sa présence la vie du sujet et le travail analytique. Il est autonome et il brise l'autonomie

psychique du sujet. Nous n'avons pas à faire ici à une perte de mémoire d'un quelque chose qui resterait néanmoins enfoui quelque part dans le conscient ; il ne s'agit pas d'un oubli, mais bien de ce qui relève du refoulement d'un inacceptable conflit interne en termes de pulsions libidinales, de désir ou de jouissance, une intrusion directe dans un espace que la mémoire ne peut en rien éclairer.

C'est dans la cure analytique que peut se trouver une émergence de sens par l'identification de ce qui aujourd'hui reste figé du passé et cela redonne peu à peu du pouvoir à l'analysant. Il sort progressivement, au fil des séances, de l'impuissance par une meilleure appropriation et compréhension des mécanismes de souffrance qui se jouent en lui, qui se jouent de lui. Le processus de libre association et le positionnement de l'Analyste vont permettre une lecture de décodage de l'inconscient par l'identification des signifiants extractés par l'analysant, ainsi que de ses affects et émotions actuelles redondants. Ces signifiants et chaîne de signifiants à relever sont les rêves, les lapsus, les actes manqués, les symptômes, les mots d'esprit, les mots incongrus... Ainsi donc, la quête en inconscient ne peut relever du volontaire, du discours construit par l'analysant qui voudrait garder le contrôle sur ses dires ; il ne se laisse apprêhender que par la vigilance d'écoute et d'entendre de l'Analyste puisqu'il n'a pas de logique. Enfin, l'inconscient est donné en existence lorsque l'Analyste qui l'a décodé le pose en mots et en interprétations.

Pour Freud, l'inconscient est l'instance psychique découverte et nommée par lui en tant que lieu des représentations qui se sont vu refuser l'accès à la conscience, représentations refoulées qui supportent les désirs (forcément inconscients). Sa théorie constitue l'hypothèse fondatrice de la psychanalyse. Dans sa théorisation didactique, l'inconscient désigne donc le système de l'appareil psychique constitué des contenus refoulés jouant un rôle central dans la dynamique psycho-sexuelle (refoulement) et renvoyant à un fonctionnement « primaire » organisé autour du principe de plaisir. Alors que l'inconscient désigne dans un sens immédiat le caractère opposé au conscient, soit une représentation non accompagnée de sentiment réflexif, on peut dire que toute la conceptualisation freudienne consiste à spécifier cette notion en concept, avec les ressources de la métapsychologie. On peut distinguer trois niveaux d'élaboration :

Un niveau proprement descriptif où l'adjectif inconscient désigne le caractère d'une «représentation» ou d'un «élément psychique quelconque», soit son aptitude à disparaître de la conscience et à réapparaître. On appelle donc inconsciente une «représentation telle que nous n'en remarquons pas l'existence, mais que nous sommes prêts à admettre sur le fondement d'indices et de preuves d'une autre nature ». Ce niveau correspond à la conception pré-freudienne commune de l'inconscient.

Au deuxième niveau que l'on peut appeler dynamique, l'inconscient désigne le caractère propre d'un certain type de représentations de rester actives, alors même qu'elles ne sont pas présentes : «pensées actives mais inconscientes» comme l'a révélé la suggestion posthypnotique et comme l'atteste notamment l'hystérie. Cela laisse supposer le rôle décisif du conflit psychique dans l'inconscient : « tout acte psychique commence comme inconscient ». En un sens, c'est donc le refoulement qui donne la clé de l'inconscient.

Au troisième niveau, systémique et proprement explicatif, l'inconscient désigne le système psychique ou régime de fonctionnement qui génère cette activité niveau deux ou du moins permet de le figurer. Ce système se désigne pour lui par « Ics » (inconscient) et est articulé, au sein de l'appareil psychique, aux systèmes conscient et préconscient, dont il est séparé par l'effet de barrage constitué par la censure.

Alors que le niveau un est psychologique, les niveaux deux et trois sont métapsychologiques. C'est donc un concept princeps de la métapsychologie. On peut considérer l'inconscient comme l'Objet métapsychologique, produit d'une construction qui engage tout le travail analytique. Freud parle d'« autopsie » de l'inconscient qui l'identifie à la « représentation de chose ». Ainsi Freud dégage les caractères distinctifs du système inconscient :

C'est un processus primaire qui se manifeste par la libre circulation de l'énergie, par opposition au système conscient qui implique le processus secondaire avec liaison de l'énergie. Le processus primaire inconscient tend à l'identité de la perception, soit au réinvestissement de la perception liée à l'expérience de satisfaction par opposition à l'identité de pensée visée par le système perception/conscience. Il y a absence de négation : le contenu inconscient étant pure affirmation, sauf à interroger le battement ouvert par la dénégation.

Il y a a-temporalité : l'inconscient n'est pas astreint à la loi du temps propre au conscient. Il y a indifférence à la réalité matérielle, ce qui renvoie à la réalité psychique régulée par le seul principe de plaisir et le processus primaire. Le noyau de l'inconscient ainsi conçu est ce qui relève de l'infantile en sa dimension psychosexuelle. Freud éclaire les formations inconscientes déchiffrables selon la grammaire du travail inconscient : rêve, symptôme, lapsus et acte manqué, mot d'esprit.

Avec l'élaboration de la seconde topique, c'est l'instance du Ca qui va assumer ce rôle, parallèlement au Surmoi. L'inconscient freudien rompt à la fois avec l'idée de « primat de la conscience » et avec la notion d'un Inconscient principe, bien qu'il puisse se fonder sur des précédents (Théodor Lipps) et sur la tradition philosophique dissidente (Schopenhauer, Nietzsche). L'inconscient apparaît comme un « objet métapsychologique » à construire, ce qui ouvre avec Freud, la voie à une « science de l'inconscient ».

L'inconscient freudien a donc pris deux aspects principaux. Dans la première topique, le système inconscient est ce qui se tient hors de la conscience à un moment donné, qui a été radicalement séparé de la conscience par refoulement et qui ne peut plus revenir à la conscience sans subir une distorsion qui le rend méconnaissable. Dans la deuxième topique, l'inconscient n'est pas un lieu à part, mais il comprend alors toutes les instances : Moi, Surmoi et Ca.

Lacan admet avec Freud qu'aucune production psychique n'échappe à l'inconscient : « l'inconscient ne laisse aucune de nos actions en dehors de son champ ». Mais, pour lui, la notion subit une relecture et une modification profondes. Alors que pour Freud l'important semblait d'avoir été de prouver son existence, Lacan ne s'embarrasse plus de cela. Pour lui, l'Inconscient (de Umbewust) est d'abord traité comme un simple adjectif et lorsque, à partir des années 50, il est pris comme substantif, ce n'est pas pour se leurrer en réifiant ce qui a valeur de fiction utile dans la pratique. Pour Lacan, la notion d'inconscient n'a pas de vis-à-vis dans l'expérience : elle est une construction qui permet d'élaborer des stratégies dans l'analyse. L'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet [Ecrits, 830]. Il est le symbolique à partir de quoi se constitue le sujet. Il n'est pas une existence cachée quelque part dans l'ombre ou dans les plis d'on ne sait quel moi profond. « Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient ». En ce sens, l'inconscient ou plutôt ses formations, c'est ce qui s'écrit dans la parole, ou dans le comportement, mais sous la forme d'une écriture chiffrée et donc à déchiffrer.

Le langage pour Lacan obéit à une logique autre que celle de la grammaire, de l'orthographe, du vocabulaire, de la syntaxe, des liens de familles et de racines entre les mots et qui permettent d'exprimer des sentiments, des idées. Le langage correspond à ce que l'on retrouve des formations

de l'inconscient tel le mot d'esprit par exemple. Le langage se joue de la signification en jouant avec l'ouïe qui donne le son, la musicalité, une jouissance y prenant sa source : «j'ouïe (jouie)» nous dit-il. Nous pourrions résumer cela en disant que la langue est la domination du signifié (l'idée, le concept désigné) sur le signifiant (l'empreinte acoustique, le son du mot), alors que le langage est la domination du signifiant S sur le signifié s : la chose disparaît sous le mot en tant que son).

Pour Lacan, comme le langage, l'inconscient est trans-individuel [SIII, 168, Ecrits 258]. Ainsi peuvent se comprendre les deux fameuses formules de Lacan : « L'inconscient est le discours de l'autre » et « l'inconscient est structuré comme un langage ». C'est une réalité méthodique qui s'affirme par là : on ne peut saisir l'inconscient que par ce qui est articulé, que de ce qui est ramené à des mots-sons, et ce, dans la cure analytique. Pour lui, il es absurde de le chercher « dans » le sujet. Il ne l'est pas moins de traiter l'inconscient comme réservoir de pulsions. L'inconscient est de l'histoire non reconnue comme telle par le sujet, mais qui a déjà agi pour que le sujet soit ce qu'il est. En ce sens il utilise les termes de «parlêtre», sujet doté d'emblée de la parole et de la «Lalangue» qui renvoie à l'inconscient et qu'il n'aura de cesse lui-même d'utiliser dans ses conférences, telle *Radiophonie*, *Télévision...* C'est d'ailleurs ainsi qu'il traduit le terme allemand Umbewust non en inconscient, mais en une-bévue (séminaire de l'insu que sait de l'une-bévue s'aile l'a-mur). Ce terme de une-bévue donne le caractère surprenant du retour du refoulé. Il n'est jamais là où on pourrait l'attendre par les défenses instaurées et d'ailleurs on ne l'attend pas. C'est donc en tant que bévue que le refoulé fait retour. La bévue est une bêtise que l'analysant veut taire et ne veut pas dire, selon ce qui en lui est de la censure. La bévue est donc une bavure contre nos défenses.

L'inconscient est donc ce qui surgit comme incongru dans le discours conscient que nous croyons maîtriser, ce qui fait effraction dans la parole ou les comportements sur le mode de l'éigme, ce qui se répète contre la volonté du sujet, ce qui intrigue et questionne : Toutes ces manifestations involontaires et énigmatiques, ces "formations" de l'inconscient, toutes sont des formations langagières qui relèvent du signifiant, elles sont structurées comme un langage, elles obéissent à ce que Freud nomme le processus primaire de pensée, les mécanismes en oeuvre ici étant la condensation et le déplacement, renvoyant à la métaphore* et à la métonymie** et dont Lacan nous dit qu'il déchiffre la Jouissance préalablement chiffrée. Dans Télévision, Lacan nous dit que «ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient, ça c'est de moi, mais qu'on y aille et on le verra, ce n'est pas quelque chose qui se chiffre, mais qui se déchiffre. Je dis la Jouissance, elle-même». La Jouissance est ainsi transplantée du corps vers le langage, dans le champ de la parole et du discours. C'est à ce niveau que nous retrouvons les formations de l'inconscient, sous forme de signifiants, qui seront à déchiffrer par le travail de la psychanalyse. Ainsi donc, la psychanalyse « aide (le sujet) à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques » [Ecrits, 261], de désir et de Jouissance pouvons-nous ajouter.

* Association de deux ou trois images qui recèlent une caractéristique commune. Les métaphores sont liées entre elles par un rapport de similarité. Exemple : «Je bois un coup», le mot coup venant synchroniquement en place d'un autre mot de la réserve langagière du sujet (whisky, soda, pastis...)

** C'est le rapport qui relie une représentation à l'autre, au sens de plus en plus éloigné de la représentation originale. Figure qui consiste à exprimer un sens au moyen d'un terme désignant un autre sens qui lui est lié par une relation nécessaire. Lacan parle de l'élation d'une fraction du discours effectivement prononcé qui inclut la partie pour le tout donné dans les dictionnaires. Exemple : «Je vois trois voiles dans le port» en place de «Je vois trois bateaux à voile dans le port».



Le Désir

Nom masculin.

Etymologie

Fin 12e siècle. Conon de Béthune, déverbalis.. De désirer, 1050, Alexis. Du latin desiderare, chercher, dési- rer et non pas du latin desiderium qui avait donné dans l'ancienne langue, à côté de désir desirier. C'est donc un substantif créé par les langues romaines sur le verbe désirer. Former un substantif sur le verbe est un pro- cédé très commun dans les langues vulgaires. L'ancien français disait aussi desirance.

Historique

12e siècle. Assez aim [j'aime] mieus mourir en bon desir Que vivre iréz et m'amie haïr, Couci, IX.
13e siècle. Pour Dieu [je] la pri, qui tant l'a honorée Que chascuns qui la voit en a desir, Qu'els ait merci de moi sans demeurée, VIDAME DE CH. omancero, p. 114

15e siècle. Je n'en savoye nul avoir Qui peust contenter mon desir, Se non quant vous povoye voir,
Ma joye, mon seul souvenir, Charles d'Orléans, Bal. 17.

16e siècle. Et s'il luy estoit possible luy mesme y estre en personne, c'est le plus grand desir que pour ceste heure il faict, Marg. Lett. 14.

Desir ne peut mourir, LEROUX DE LINCY, Prov. Tome II, p. 288.

Sens

1. Envie d'obtenir, d'avoir quelque chose. « C'est en la paix que toutes choses succèdent selon nos désir ; comme au printemps naissent les roses, en la paix naissent les plaisirs, Malharmé III, 2.

Le désir de l'immortalité est le plus violent aussi bien que le plus fort de tous nos désirs, PATRU, Plaidoyer 12, dans RICHELET.

2. Bon désir, désir conforme à la volonté de Dieu, bonne intention. « Daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir, BOURD. Pensées, tome I, p. 42.

3. Désir ardent. Sentiment qui pousse un sexe vers l'autre. « Chemin faisant, Hispal expliquait ses désirs Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs » LA FONTAINE.

« Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie A causé des désirs à Léandre et Lélie », Molière, l'Etourdi, V, 13.

4. « Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés », ID. Esth. III, 4.

Il semble aussi incongru de parler du désir que de l'inconscient pour la raison que pas plus que l'inconscient le désir n'est conscient, mais, tout autant qu'ainsi absent de la conscience il domine toute la vie de l'être et n'a de cesse de s'extruder, de transpirer dans la séance analytique. Car en effet, il n'y a que dans le champ de la cure analytique que pourra s'identifier le désir en lecture des signi-

fiants donnés par la libre association de l'analysant. Le désir en inconscient ne peut se dé-voiler que dès lors la séance revêtue de l'habit transférentiel qui déshabille l'analysant de ses illusions ou hallucinations en termes de satisfaction. Ainsi donc, dès lors qu'est parolé le transfert survient le désir qu'il s'agira de traquer, de débusquer sous le camouflage du discours manifeste et sous la forme de signifiants entendus par l'Analyste.

L'origine du désir de l'enfant préexiste sa naissance voire sa conception. En effet, c'est le désir que la mère porte en elle qui le fait exister, de ce désir de posséder le phallus qu'elle va chercher à matérialiser en cet enfant réel à naître, d'un homme autre que le père, et devenant son substitut de phallus. Se réactualise par ailleurs pour elle le désir désirant de son enfant, ce dont elle le nourrit voire le goinfre au-delà du nourrissement organique qu'est le lait. En cela elle chosifie l'enfant et le maintient comme objet de son désir, tandis que celui-ci, dans le but (inconscient) de la satisfaire cherche à rester cet objet de son désir. Notons que dès la première tétée, cette première fois devient un synonyme du manque puisque concomittante de la fin de cette première fois, de la rupture. C'est cette trace mnésique qui va marquer l'enfant de l'emprunte du manque, de la frustration et donc du désir. Ainsi donc, la prise du sein nous fait assister à un double désir : le désir désirant de la mère qui se positionne en dévoreuse cannibale gorgone matronique et le désir de l'enfant pour sa mère, pour le désir désirant de celle-ci.

L'enfant se trouve objetisé installé dans le cycle incontournable de la demande, du désir et du manque qu'il ne peut commencer à rompre qu'en s'appropriant davantage sujet au stade du miroir en chemin vers l'Oedipe où se réactivera son désir de type incestueux.

Le terme Wunsch, qui constitue le centre de gravité de la théorie freudienne du désir, ne peut être traduit littéralement par « désir », ce qui s'appliquerait mieux aux termes Begehr ou Verlangen. Il désigne au sens strict un « souhait », mais Freud le prend au sens fort, comme « souhait de désir » ou mise en acte d'un « vœu » inconscient. Toute la production inconsciente étant ordonnée autour de l'expérience de satisfaction pulsionnelle et du « remplissement de désir » (Wunscherfüllung), le « désir » est la motion psychique qui tend à rétablir l'expérience de la première satisfaction.

Le principe en est formulé à propos du travail du rêve : « l'image mnésique d'une certaine perception reste associée avec la trace mnésique de l'excitation résultant du besoin. Dès que ce besoin survient à nouveau, il se produira, grâce à la liaison qui a été établie, une motion psychique qui cherchera à réinvestir l'image mnésique de cette perception et même à évoquer cette perception, c'est-à-dire à rétablir la situation de la première satisfaction : une telle motion est ce que nous appelons désir ». Celle-ci rend compte du rêve, du fantasme, du symptôme et de ce qui est référencable à la « psychopathologie de la vie quotidienne » (lapsus, acte manqué, etc.), ainsi que du « mot d'esprit ».

En contraste des théories qui mettent l'accent sur le désir comme manifestation active d'une essence et réalisation d'une satisfaction, Freud met l'accent sur le caractère propre du désir de ré-investir une satisfaction passée (originale) et d'investir tout signe susceptible de rendre possible une telle reviviscence. Cela place le désir en position de ré-activation de l'objet du manque originale.

Si l'on accepte désormais en philosophie que le désir se distingue du besoin, si Lacan a été bien entendu quand il a dit que « le désir s'ébauchait dans la marge où la demande se déchirait du besoin » [Ecrits, 814], ou quand il le saisit dans « la différence qui résulte de la soustraction de l'appétit de la satisfaction à la demande d'amour » [Ecrits, 691], en revanche il est, du même auteur,

d'autres points de vue sur le désir qui passent beaucoup plus mal auprès du lecteur-philosophe. D'abord pourquoi ce privilège accordé au désir, parmi toutes les autres « passions » (pour reprendre un terme classique), échapperait-il à l'accusation de dogmatisme ? Enfin, comment peut-on prétendre que le désir, s'il est fondamentalement inconscient, puisse avoir la moindre valeur en éthique, au point que -pour reprendre les termes de Lacan- le primat puisse être donné à l'« éthique du désir » sur les « éthiques du bien » et même sur l'« éthique de la loi » ?

Sur le premier point, il est clair que Lacan se reconnaît sur la même ligne que Spinoza [affirme que] « le désir est l'essence de l'homme » et où, ce désir, il l'institue dans la dépendance radicale de l'universalité des attributs divins, qui n'est pensable qu'à travers la fonction du signifiant, dans cette mesure, il obtient cette position unique par où le philosophe [...] peut se confondre avec un amour transcendant » [p. 306]. C'est dans ce même Séminaire qu'il oppose l'unicité du désir à la pluralité des pulsions [p. 270] ; si une pulsion a un objet, le désir n'a guère que « La Chose » pour pôle d'attraction ou, comme il le dira un peu plus tard, l'« objet petit a », qui est représenté par la diversité des objets partiels des pulsions qui dérivent de ce désir. Y a-t-il une contradiction entre la position de La Chose, distincte de tout objet, et celle de l'objet a ? Certainement pas : si le désir paraît se référer à un objet, c'est toujours au prix d'une illusion. Il est en réalité, relation à un manque. Le désir dont parle Lacan est inconscient.

Pour Lacan le désir ne sait pas ce qu'il désire. Il n'a pas d'objet, ou plutôt son objet est infini et se situe au-delà de tout objet limité imaginable ou concevable. Il veut l'impossible et il est aussi formel que la loi kantienne peut l'être - comment pourrait-on assigner un contenu déterminé à son désir ? Dès lors, Lacan n'hésite pas à reverser au compte du désir l'ensemble de ce que Kant fait porter à la loi, alors que l'auteur des Fondements de la métaphysique des mœurs s'était évertué à distinguer le je de l'autonomie des désirs du « cher moi ».

La sublimation par laquelle nous « voulons » sortir des cercles répétitifs du désir et ne parvenons jamais qu'à élargir les cercles n'est pas finalisée ; du moins sa finalité n'est-elle pas moins illusoire que toute autre téléologie passionnelle. La sublimation est une nécessité absolue du désir. Elle n'est pas le « projet » du désir, quand bien même elle serait vécue sur ce mode.

Enfin, si les commentateurs ont beaucoup insisté, non sans raison d'ailleurs, sur l'hégélianisme de la formule tant de fois répétée par Lacan et à laquelle il est donné toutes sortes de sens « le désir est le désir de l'autre », il convient de prendre garde à ne pas traiter le désir comme une pulsion parmi d'autres, à laquelle il arriverait d'avoir l'autre comme objet. Quand Lacan dit que le désir est désir de l'autre, il ne faut pas s'empresser de l'entendre dans le sens où le désir est un produit social, comme s'il devenait une affaire entre sujets déjà constitués. Lacan a trop lutté contre toute interprétation sociologique de l'inceste, y compris contre celle de Lévi-Strauss, et en faveur d'une interprétation qu'il n'hésite pas à qualifier de « métaphysique » pour qu'il puisse s'en tenir à une conception sociologique du désir.

Il semble bien que l'éthique lacanienne, loin d'être une éthique de l'autre, soit au contraire celle d'une solitude abyssale, qui a plus à voir avec l'anonymat de ce que Merleau-Ponty appelait un « solipsisme vécu qu'avec une sorte de sociabilité envahissante.

Lacan donne la véritable mesure de l'abîme quand il demande d'entendre dans le désir de l'homme est le désir de l'Autre, l'Autre, non pas comme un semblable, mais comme le lieu symbolique de la loi, et comme « la détermination dite par les grammairiens subjective, à savoir que c'est en tant qu'Autre qu'il désire (ce qui donne la véritable portée de la passion humaine) » [Ecrits, 814]. La conception lacanienne du désir est donc une conception plus éthique et « métaphysique » que psychologique. Elle fait partie de ces notions que Lacan a tournées contre les philosophies elle-

mêmes, qui n'ont pas su en porter l'infinité.

Dans Les Ecrits («La Direction de la cure» 1958 pp. 623 et 640) Lacan nous parle de la structure du désir ainsi : «Le Désir est la métonymie du manque à être». En ce qui concerne la métonymie, Lacan parle de l'élosion d'une fraction du discours effectivement prononcé.



Le Phallus

Etymologie

1570, G. Hervet (*fallot*) ; 1615, Daléchamp ; mot latin *phallus* venant du grec *phallos*. 1520 *Phallique*, Chauliac du latin *phallicus*. 1823 *phalloïde*, Boiste.

Historique

«Objet d'élaborations multiples, le phallus n'apparaît, dans l'Antiquité, ni comme une évidence anatomique ni comme une donnée biologique. Né d'une vision physiologique qui prédisposait l'organe viril à devenir une abstraction métaphysique, le phallus grec a pu, jusqu'à nos jours, inspirer de nombreuses allégories. C'est que le phallus a été pensé au cœur d'une biologie aristotélicienne qui considérait, dans une rigoureuse asymétrie face au mâle, la femelle comme étant la matière, un réceptacle passif et une productrice de sperme stérile. Prenant souvent des allures de supports conceptuels et explicatifs, les représentations du phallus ont contribué aussi à forger des théories de la connaissance des choses humaines et célestes» (E.U.).

Dans son sens le plus ancien, le substantif *phallos* évoque un gonflement et désigne un pénis en érection et, le plus souvent, une représentation du sexe viril qui devenait l'objet privilégié de certaines cérémonies. Nommons les fêtes d'hiver de Dionysos pendant lesquelles Aristophane mettait en scène un cortège qui promenait le phallus en procession dans un accompagnement de chants phalliques qu'Aristote imaginait composés par les premiers auteurs de comédies.

Au cours d'un grand cortège dionysiaque offert par Ptolémée II Philadelphe pour célébrer la fin de la première guerre de Syrie, parmi ces chars géants qui exhibaient les richesses et les merveilles de l'Inde et d'Arabie, se trouvait un énorme phallus en or de cent quatre-vingt pieds de long. A son extrémité était une étoile en or, d'un périmètre de neuf pieds.

Par ailleurs, les représentations du phallus détaché du corps viril se multiplient au-delà des mythes et rituels antiques. Dans les pratiques quotidiennes, le phallus est réputé efficace pour éloigner le mauvais œil, pour protéger les enfants contre l'envie d'autrui, tout comme Priape est sensé écarter, grâce à son membre agressif, les oiseaux et les voleurs des petits vergers ou potagers. On retrouve ce programme d'actions conjuguées dans l'Antiquité aussi bien que dans les coutumes médiévales ou modernes, et pas seulement dans les pays méditerranéens. Les figurations du phallus, mais aussi l'effigie de la vulve féminine, se trouvent prises alors dans des tactiques de magie apotropaïque.

Le phallus a fait irruption dans l'historiographie moderne à la faveur d'un essai en vue de fonder une nouvelle anthropologie des Lumières, anticléricale et laïque. Car c'est d'un même regard que le XVIII^e siècle des antiquaires découvre les phallus des temples de l'Inde et le matériel érotique

d'Herculaneum et de Pompéi. Pour ces érudits, le nouveau paradigme sera la nécessaire articulation de Théos avec Eros, clef pour la compréhension de l'essence et du développement des religions.

Le terme de phallus souligne une fonction symbolique, tandis que le terme de pénis aujourd'hui est réservé pour désigner l'organe dans sa réalité anatomique. Le phallus serait en quelque sorte le terme qui soulignerait la valeur symbolique du pénis, organe mâle dans sa réalité corporelle. En conséquence de quoi, nous parlerons d'un phallus imaginaire. Nous nommerons ainsi le phallus du père différencié de son pénis et nous parlerons de dimension phallique, de puissance phallique pour traduire ce que serait un état de réalisation identitaire en différenciation, à la fin de la période oedipienne. Nous pouvons parler le phallus tel un signifiant dans une histoire forcément «d'avoir» et «d'être», mais plutôt de «s'être».

Etre en possession du phallus, cet objet symbolique fantasmé et non matérialisé, ni matérialisable puisqu'imaginaire, serait atteindre une dimension dite phallique, état de «pui-(joui)-ssance» nous menant à l'absence, au manque. Ce dit manque prend place de castration et emplit de sa présence imaginaire la fonction du Père qui donne à la structuration psychique la métaphore des Noms-du-Père ouvrant à l'élaboration du Surmoi. Atteindre cet état serait aussi forcément énoncer une absence quant à l'angoisse de castration, avec néanmoins des modalités différencierées pour la petite fille et le petit garçon. Dès l'entrée dans la période oedipienne, chercher à posséder le phallus du père est la quête commune. C'est ainsi dire que dans sa structuration identitaire post-oedipienne le sujet a trouvé une capacité nouvelle en résolution dans la gestion de ses pulsions sexuelles ou tout au moins une part de résolution. Il serait d'ailleurs de se demander si acquérir une capacité à gérer ses pulsions en période post-oedipienne peut exister en dehors du champ analytique et ainsi préserver des fragilités et angoisses névrotiques inhérentes à cette période ? Et par ailleurs, ne serait-il pas raisonnable de parler non d'une résolution, mais plutôt d'une affirmation d'autonomie à être sujet, à «s'être» !

Ainsi, le phallus ferait fonction de symbole de la puissance érigée (non anatomique) du Père, celui qui détient la puissance, le pouvoir, celui que la mère nomme comme tel, celui qui se dit et se nomme dans sa fonction symbolique à travers la métaphore du Nom-du-Père (cf. *Fiche pédagogique*), celui qui donne la loi, le castrateur, le créateur de «s'être», de sujets de l'inconscient. Il devient pour la petite fille et le petit garçon celui pourvu sis au centre de la quête d'appropriation de pou(r)voir, de phallus à acquérir. Tout au long de la structuration identitaire de l'enfant, Le père intervient en castrateur pour sauver l'enfant de la relation réductrice mère/enfant qui laisserait l'enfant objetisé plutôt que le laisser s'acheminer vers sa sujetivation d'être différencié. C'est à la castration mammaire que le père arrache la mère de son enfant, libérant ce dernier du désir désirant de celle-ci et en le sortant ainsi de la chosification de n'être pour elle qu'un objet, substitut de phallus compensatoire à son manque. Mais c'est bien à l'Oedipe qu'en posant l'interdit de l'inceste, il permet à l'enfant une meilleure gestion de ses pulsions sexuelles, de type incestueuses, lui offrant en résolution la différenciation. La castration actualise la maturation identitaire dans un «temps qui ne passe pas» : par le renforcement d'une différenciation moïque auprès d'un Surmoi forcément à ce moment élaboré pour pouvoir réussir à endiguer les pulsions libidinales(cf. *Fiche pédagogique*), énergie sexuelle, moteur de vie. Dès lors le père symbolique dans sa fonction symbolique de castration, il introduit l'enfant au symbolique et au langage. Il est dans la triade oedipienne celui-là même qui, seul possesseur du phallus, de la puissance phallique, va donner lieu à des enjeux de quête de possession en ce qui concerne la mère, la petite fille et le petit garçon. L'objectif pour ces derniers serait de s'approprier la puissance du père, son pouvoir par l'appropriation de son phallus. Il en est de lire le «graphe du désir» de Lacan.

La métaphore du Nom-du-Père peut s'opérer parce que la mère introduit celui-ci dans la parole comme tel forgeur de sujets. Et la Mère peut ainsi l'introduire parce qu'elle-même se devient la femme qu'elle est et qui désire aussi l'homme/Père. Ainsi donc, si la métaphore du Nom-du-Père peut se faire après reconnaissance et acceptation de la mère s'acceptant femme, le père introduit l'enfant dans le monde du symbolique et dans le champ du langage. Le désir de l'enfant devient donc assujetti au langage ; il est symbolisé, transposé par l'intermédiaire du langage, comme le dit Lacan : «avec la métaphore paternelle est aliéné le désir dans le langage». L'enfant n'est plus assujetti à la mère. Il n'est plus son objet, son substitut de phallus. Par la castration symbolique, il entre dans le symbolique qui le fait passer d'enfant de désir à sujet désirant, nécessité pour entrer dans la période oedipienne. Etre en puissance phallique serait «s'être» femme, «s'être» homme, chacun porteur de ce symbole qui nomme le manque tel un signifiant, «signifiant du désir» selon Lacan. La femme serait alors capable d'avoir un enfant d'un autre que de son père, qui comblerait un temps son propre manque dans une illusion de complétude à son désir désirant. L'homme sujet serait devenu capable d'abandonner le phallus réel et le phallus imaginaire, de désirer un enfant tout en étant le porteur de la loi, et fondamentalement celle de l'interdit de l'inceste, et à vivre, à son tour, cette fonction nécessaire à la structuration psychique de l'enfant. Le phallus est le signifiant qui pose sa marque au manque dans le cadre d'une analyse. Avant l'Analyste, il y eut le grand Autre, à savoir la mère. C'est bien avec elle que l'enfant expérimente tant la première satisfaction que le premier déplaisir et installe (sans conscience aucune) la Jouissance dans le champ de la Chose. Et c'est en l'espace transférentiel de la cure analytique que peuvent se rejouer les mécanismes névrotiques du manque et du désir au moment de la «triangulation + un» oedipienne, voire de la triangulation pré-oedipienne. Cet espace rend possible l'ouverture au temps qui ne passe pas d'une histoire confisquée, d'une affirmation à «s'être» confisquée jusque là. Il y est possible de reconstruire sa ligne du temps vers l'intégration de ses «im-in-puissances» et frustrations de la castration nécessaire pour la sécurité de structuration psychique de l'enfant vers la reconstruction d'un sujet fort de sa déchorsification.

Le terme de phallus n'est rencontré que rarement dans les écrits de Freud ; plus souvent nous le trouverons sous sa forme adjectivale, *phallique*, et principalement pour traduire une étape pré-génitale de la structuration psychique chez l'enfant, le «stade phallique». «Dans l'œuvre de Freud, l'objet phallique a la place centrale dans l'économie libidinale, chez l'homme comme chez la femme... Quelque remaniement qu'il ait apporté à sa théorisation, à travers toutes les phases de la schématisation qu'il a pu donner de la vie psychique, la prévalence du centre phallique n'a jamais été modifiée» nous dit Jacques LACAN.

La découverte de la phase phallique (textes 1928-1932) équivaut à reconnaître la suprématie de l'ordre symbolique par rapport au réel et à l'imaginaire, c'est-à-dire à reconnaître, quant à la détermination du sujet, l'antériorité logique du signifiant par rapport à tout effet de signifié.

La découverte par Freud du complexe d'Edipe impliquait déjà, en effet, la reconnaissance d'un terme tiers comme nécessaire pour rendre compte de la complexité de la structuration subjective : rien de décisif ne peut se fonder, en ce qui concerne la subjectivité, à partir d'un rapport entre deux termes (la mère et l'enfant en l'occurrence) ; et le complexe d'Edipe fait intervenir dans son caractère irréductible la fonction paternelle, qui introduit dans cette relation la médiation de l'interdiction : c'est le registre de la Loi. Cependant, pour peu que la rivalité entre le père et l'enfant, par exemple, occupe le devant de la scène et mette l'accent sur la dimension imaginaire du complexe, l'essence du symbolique peut être occultée, et cela dans la théorie elle-même.

Il n'en va plus ainsi à partir du moment où Freud est amené à décrire la phase phallique comme étape cruciale de l'évolution libidinale, en la présentant comme identique au départ pour l'un et

l'autre sexe. Certes, les chemins divergent ensuite : le garçon, dit Freud, doit renoncer à son objet (la mère), en raison de la menace qui pèse sur son intégrité narcissique, alors que la reconnaissance de l'objet maternel comme a-phallique marque pour la fille son entrée dans l'Oedipe, c'est-à-dire le report de sa préférence sur son père. Il n'en reste pas moins que l'un et l'autre ont à faire l'épreuve du manque inscrit en leur être (l'étape décisive étant la reconnaissance de la « castration » de la mère) pour se situer par rapport au même ordre symbolique, dont le phallus est la clé de voûte. Dans le destin subjectif, la présence ou l'absence de l'organe est une péripétie par rapport à une donnée plus décisive encore : la préméditation de l'ordre symbolique est, dès lors, pleinement établie et coupe court à toute conception naturaliste, voire adaptative du désir, qui pourrait encore trouver refuge dans l'idée d'une symétrie possible de l'œdipe masculin par rapport à l'œdipe féminin. Le destin de l'homme et celui de la femme ne sont nullement voués à la complémentarité que tend à introduire l'imaginaire lorsqu'il adapte si volontiers le principe mâle au principe femelle : si la découverte freudienne a un sens, c'est justement que le phallus, comme terme tiers, restera entre eux comme le truchement obligé de leur mise en rapport. C'est en tout cas ce que Freud oppose de façon abrupte, tout au long de la grande controverse sur la signification de la phase phallique chez la fille, aux tenants - Ernest Jones en tête (décrié par Lacan) - d'une féminité qui serait inscrite dans le développement pulsionnel lui-même et se déterminerait autrement que par son rapport à l'instance phallique. C'est aussi le seul sens possible à attribuer à l'affirmation freudienne qu'il n'existe pas une libido masculine et une libido féminine, mais bien une seule libido, d'essence mâle : étrange asymétrie et privilège peu soutenable, sauf si l'on remarque que Freud parle de son expérience d'analyste et qu'il témoigne donc là que le sujet en analyse, en tant qu'il engage une épreuve de vérité en s'en remettant au seul cheminement de la parole, ne peut que découvrir avec le « phallocentrisme » une autonomie du symbolique, dont il faut bien penser que c'est la relation même de la parole qui en rend compte.

Du phallus à sa « signification » Ce n'est qu'avec Lacan que le phallus devient véritablement un concept fondamental de la théorie psychanalytique. Dans l'article : "la Signification du phallus" 1958, (les *Ecrits*, 1966), Lacan marque d'emblée l'enjeu symbolique du phallus dans l'inconscient et sa place dans l'ordre du langage. Dans sa tentative de mettre fin aux contradictions et aux errements de la théorie psychanalytique depuis Freud sur la question du phallus, Lacan va intégrer le phallus dans ses réflexions en prolongeant les acquis freudiens dans son système de pensée. Ainsi donc il affirme que le phallus joue un rôle essentiel dans le psychisme humain et dans la théorie psychanalytique. La signification du phallus est au cœur du psychisme humain et de la théorie psychanalytique. Lacan fait du phallus un signifiant, c'est-à-dire non une chose ou un organe, mais un symbole qui n'existe que du langage, puisque, seul, l'être parlant rencontre la castration. Plus avant encore, il nomme le phallus comme «signifiant du désir» : «Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir». (Les *Ecrits*, p. 692).

Moustapha SAFOUAN nous le précise dans l'Encyclopédie Universalis «Le *phallus* comme «signifiant du désir» selon Lacan» version numérique n° 2011 version Mac :

«Nulle part le vivant sexué ne se trouve plus totalement confronté à la question de son être que là où il rencontre l'autre par excellence, celui que la différence sexuelle sépare de lui. Or, on peut dire que la reproduction sexuée apporte au vivant la mort, puisqu'elle le prive de l'immortalité du protiste en même temps qu'elle fait de l'individu le porteur contingent, voire l'appendice, du stock génétique ; la sexualité ne saurait donc représenter la cause du vivant que de façon partielle, sinon partielle. Mais, chez l'homme, ce qui s'inscrit du fait biologique se joint à ce qu'impose le langage, c'est-à-dire que toute réalisation subjective se trouve suspendue à autrui comme siège de la parole ; et la nature même du langage implique que s'y rende présent de quelque façon cela même qui ne peut y

figurer : c'est ainsi que le phallus désigne la place de ce qui, chez l'être parlant, se perd nécessairement du fait de la sexualité.

Comprendrait-on que la fille en vienne à sacrifier sa propre nature pour le prix du pénis ? Mais il s'agit du phallus, et la thèse freudienne signifie que le désir humain ne peut se constituer que dans la dépendance d'autrui comme lieu de la parole, dans la mesure même où le langage conditionne tout accès au monde humain : il y a détours nécessaires par le lieu de l'Autre (la majuscule distinguant cet Autre du partenaire imaginaire et en marquant le caractère strictement topique) et c'est ce qui impose au sujet de ne pouvoir se constituer que comme signé d'un manque.

Esquissons ce cheminement. L'enfant trouve, à sa naissance, le langage déjà constitué : il est prié de s'y assujettir pour l'expression du moindre de ses besoins. Mais le langage est inapte à véhiculer la particularité de son vouloir : cette particularité s'annule quand elle passe par la demande, puisque dans la demande l'objet n'est intéressé qu'au titre d'un signe d'amour. Dans le moment même où, en parlant, le sujet constitue l'Autre comme lieu véridique où il pourra être entendu, il engage la perte de ce qui, de lui, ne pourra pas se dire (c'est le sens du refoulement primaire pour Freud). Rencontrant l'Autre comme demande, c'est donc de l'impossibilité de l'Autre à répondre à la demande qu'il fait l'épreuve : ainsi se dessine la défaillance de l'Autre, sur quoi va se fonder le désir comme désir de l'Autre. Car le sujet pâtit de la même impossibilité de répondre à la demande de l'Autre : que lui veut-on (que le veut-on) au-delà de ce qu'on lui dit ? C'est là qu'il doit déchiffrer la question de son être, c'est-à-dire la question de ce qu'il a perdu du fait du langage, et il se constitue donc comme désir en étant comme tel le désir de l'Autre.

Ici apparaît la fonction du phallus, car le sujet, en principe, ne sait rien du désir de l'Autre ; cela signifie que son propre être lui est, à lui-même, étranger et problématique : c'est la fonction de l'angoisse que de surgir là où le sujet n'a plus de repère pour savoir ce qu'il est pour l'Autre. D'où la défense primordiale qu'il trouve en structurant le désir de l'Autre comme demande. Et c'est à ce signifiant de la demande - le phallus dans la phase phallique - qu'il va donc s'identifier pour répondre au désir maternel ; mais, du même coup, il en devient la marionnette. Ainsi apparaît la nécessité d'un signifiant qui fonctionne dans l'Autre comme celui de la Loi : dans le danger où se trouve le sujet de succomber à la subversion, propre à l'être humain, que le langage induit dans l'imaginaire, il découvre dans l'ordre symbolique, en tant que celui-ci impose au désir de l'Autre de se diriger vers un terme tiers, le seul pas qui s'offre à lui pour devenir sujet. Son être de sujet se verra dès lors fondé à mesure que le désir sera extrait de sa structuration comme demande.

Car, du côté du sujet, l'entrée en jeu du symbole phallique ouvre au désir, en tant qu'elle signifie du même coup renoncement à la jouissance auto-érotique, et nommément, chez le garçon, à une part de la jouissance pénienne, puisque c'est sur elle que s'exerce le prélèvement qui fonde l'objet du désir. Le pénis ne devient phallus que s'il passe par une négativation ; et c'est l'organe mâle qui est pris dans ce procès, dans la mesure où, d'une façon contingente qui tranche avec les données du monde animal, la fonction pénienne et la détumescence soulignent chez l'homme le caractère discontinu et presque séparable de la jouissance sexuelle, et préparent ainsi la voie de l'impact symbolique.

Cette négativation portant sur le pénis entre à son tour dans le jeu intersubjectif en tant que, intéressant l'image narcissique, elle vient marquer celle-ci d'une absence, d'une incomplétude ; et cette place du manque est seule à pouvoir orienter le désir ; qu'elle soit assurée est ce qui interdit au sujet de s'imaginer comme l'objet comblant du désir de l'Autre, donc de son propre désir qui est le même. Mais cela n'est assuré que dans la mesure où, effectivement, pour le sujet, le symbole

phallique est venu occuper le point où l'Autre défait nécessairement : point de fading qui peut toujours rebondir et, par là même, assure le renvoi indéfini dont se soutient tout discours.

En s'engageant dans la voie des énoncés, le sujet aliénait son être : il sera celui qui fait défaut au discours, celui qui manque au compte, mais il ne le peut que si, dans l'Autre, le phallus se met en place comme signifiant même de l'impossibilité du signifiant à engendrer un signifié univoque. Le phallus est donc bien et la marque de la castration et le signifiant qui donne au sujet l'assurance d'être pur sujet, en fixant le manque d'objet dont il se soutient.

Décrire ainsi la fonction du phallus revient, en somme, à souligner la valeur structurante de l'interdit paternel : le phallus est formellement identique au Nom-du-père en tant que garant de l'ordre du langage ; et le mythe freudien de l'Oedipe a bien pour sens de montrer que le désir ne se soutient qu'en incluant en lui-même le détour de la demande, qui a pour spécificité d'être le vide que l'interdit porte au cœur du désir : vide cohérent avec ce qui fonde l'absolu de la Loi, à savoir la mort du père, seule à pouvoir assurer cette place où il est comme absent, c'est-à-dire où il est pur signifiant, pure loi subsistante assurant le suspens du désir».



Le refoulement

Etymologie

De refouler, fin XIe siècle, *Gloses de Raschi*, fouler une deuxième fois. 1611, Cotgrave, «repousser». 1824, Séguir «expulser». 1798, *Acad*

Refoulement : 1538, « action d'émousser », action de refouler ou l'effet de refouler : de re et fouler, pousser en arrière.

1905 en psychanalyse, rejeter, éliminer inconsciemment, un désir, une idée pénible.

Historique

1611 COTGRAVE, « repousser ». Randle Cotgrave était un philologue anglais. Il édita un dictionnaire Français-anglais, *A Dictionnarie of the French and English Tongues*, avec les mots français et les définitions en anglais et qui représente le premier dictionnaire de la langue française. Ce dictionnaire, dont l'importance historique perdure, a constitué en son temps une véritable avancée en termes de lexicographie.

Le terme est employé avant Freud par Herbart et Griesinger (Wilhelm Griesinger (1817-1868). Psychiatre allemand et neurologue). Johann Friedrich HERBART (1776-1841), philosophe, pédagogue, mathématicien et physicien. Il fut professeur de philosophie et de pédagogie. Ses principales œuvres philosophiques sont *Hauptpunkte der Metaphysik* (Eléments essentiels de la Métaphysique, 1806) , *Allgemeine Praktische Philosophie* (Philosophie pratique générale, 1808), *Psychologie als Wissenschaft : neugegrundet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik* (La psychologie en tant que science, nouvellement fondée sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques, 1824-1825) et *Allgemeine Metaphysik nebst den Anfängen des Philosophischen*

Naturlehre (Métaphysique générale avec les premiers éléments d'une philosophie des sciences de la nature, 1828-1829).

Dans sa métaphysique, Herbart reprend la doctrine des monades de Gottfried Wilhelm Leibnitz. Prenant en considération les problèmes soulevés par Emmanuel Kant dans la *Critique de la raison pure*, Herbart cherche, dans ses déductions métaphysiques, à apprêhender le réel par les concepts. La métaphysique de Herbart comprend notamment une philosophie minutieusement élaborée qui fait date dans l'histoire de cette discipline. Selon lui, la psychologie a ses racines dans l'expérience, dans la métaphysique et dans les mathématiques. Son ambition fut de renouveler pour la psychologie l'exploit qu'Isaac Newton avait accompli pour la physique. Bien que la recherche psychologique empirique du 19e siècle ne l'ait pas suivi, la psychologie de Herbart exerça une influence indéniable sur la psychologie empirique de Wilhelm Wundt mais aussi de la psychanalyse de Sigmund Freud.

En psychanalyse, le refoulement, au même titre que l'inconscient, le désir, la jouissance..., relève d'un concept sur ce qui est du psychique non directement accessible, sinon lors de la parole en libre association dans la cure analytique. Le refoulement est l'action psychique par laquelle le représentant pulsionnel - et non son affect -, sous l'effet d'une censure liée au Surmoi, un socialement inacceptable en rapport avec la sexualité (fondamentalement autour de l'Oedipe), est maintenu à distance de la conscience. En ce sens, le refoulement est directement inconscientisé et n'a jamais été conscient puisque n'est en aucun cas un acte d'oubli ou d'amnésie. Il représente une sécurité pour la personne dans le même temps que la dépossède d'une partie de son histoire, celle en inconscient ce qui pourrais-je dire «ajoute au manque à être».

La vie psychique obéit au principe de plaisir/déplaisir, principe constamment menacé par l'instance du Surmoi que nomme la loi de castration du Père symbolique avec la métaphore du Nom-du-Père. Ainsi donc, le terme de refoulement signe qu'au cœur du sujet œuvre une conflictualité liée à un objet interdit et à l'Objet même de l'interdit, dans le champ de la sexualité infantile. Le refoulement original est un acte qui ouvre l'accès à la subjectivité. Des avatars de l'aventure oedipienne et de l'accès au langage va dépendre sa plus ou moins grande réussite. Tandis que le refoulement secondaire est une défense contre l'angoisse de castration et va essayer d'en combler les failles.

Désignant cette opposition de forces antagonistes, le terme de conflit s'applique en psychanalyse au conflit psychique mettant aux prises le désir et le Surmoi, dont l'Oedipe est le paradigme, et, corrélativement, le Moi et le Ca (espace des pulsions, à savoir des tendances sexuelles libidinales), ainsi que les systèmes inconscient (champ du refoulement) et conscient. Le refoulement est un mécanisme de défense du Moi en réponse à un essai de résolution de ces conflits psychiques internes pour se protéger contre une force ennemie que seraient des pulsions libidinales inacceptables, ingérables telle la pulsion/désir incestueux pour l'un ou l'autre parent, par exemple. La notion de défense ouvre à une situation stratégique dans la mesure où elle est étroitement liée à celle de conflit et constituerait la forme originale du refoulement dans le sens où le refoulement est le mécanisme de défense majeur qui contribue à tous les autres mécanismes de défense dits secondaires (cf. la phobie dans «Le Petit Hans»).

L'existence du refoulement entraîne deux conséquences : d'une part, le Moi se protège en permanence de la poussée constante de la pensée refoulée par un processus de contre-investissement ; d'autre part, les pensées refoulées sont soumises aux lois de l'inconscient et tendent en permanence à faire un retour dans le champ de la conscience sous une forme déguisée ou détournée, avec condensation et déplacement. Ainsi le rêve, l'acte manqué, le lapsus et le

symptôme , nommés depuis J. LACAN *formations de l'inconscient*, témoignent de ce mécanisme de retour du refoulé. C'est dans l'espace de la cure analytique avec l'installation du transfert, par la présence du psychanalyste «sensé savoir», que le sujet va pouvoir réactualiser désir (refoulé donc inconscient) et jouissance, autour des angoisses liées au manque et grâce à ces extrusions de l'inconscient, *les formations de l'inconscient*, offertes par les dits et le dire de l'analysant en libre association. C'est dans cet espace que l'analysant peut se re-trouver confronté au manque en temps réel mais d'une histoire d'un temps du sujet de l'inconscient.

C'est au début des années 1910 que S. FREUD commence à écrire une série de textes qui vont rassembler et théoriser les lois, principes et concepts fondamentaux de la psychanalyse et permettre de décrire le fonctionnement de l'appareil psychique selon trois points de vue : dynamique, topique et économique. Par la notion de *métapsychologie* («Métapsychologie», S. Freud, Folio, Ed. janvier 1986), il veut placer la psychanalyse au statut de science et faire la lumière sur des concepts abstraits et obscurs tels, l'inconscient, le refoulement (chapitre «Topique et dynamique du refoulement», Métapsychologie de S. FREUD p. 86), mais aussi pulsions et destins des pulsions, complément métapsychologique à la théorie des rêves... Freud fait du refoulement l'étiologie principale des névroses. Pour lui, le refoulement est un mécanisme inconscient par lequel le sujet repousse hors du champ de la conscience des motions pulsionnelles, en rapport avec la sexualité, vécues comme intolérables par rapport à l'idée que la personne se fait d'elle-même ou encore socialement incorrect. Aux yeux de Freud, le refoulement est un événement originaire ; il est, au sens strict, l'un des destins pulsionnels. Mais on peut aussi le tenir pour le destin principal et fondamental de la pulsion. La vie psychique obéit au principe du plaisir/déplaisir, principe constamment menacé par la Loi, celle qui est donnée par le Père à travers la métaphore du Nom-du-Père, qui énonce la Loi de castration et le refoulement se pose comme une protection psychique sécuritaire pour l'enfant de ces motions non acceptables, non gérables. Le concept de défense est l'un des éléments les plus anciens de la théorie psychanalytique freudienne. Il désigne justement une opération (et non une action qui se voudrait alors consciente) de riposte face à une revendication pulsionnelle.

J. LACAN traduit le terme freudien *Unterdrücken* ainsi : «Refouler c'est faire passer dans les dessous un certain nombre d'éléments qui cessent ainsi d'appartenir à la conscience». Ces éléments sont dans ce lieu que Freud a nommé *inconscient*.

Pour Lacan ce serait l'opération inverse qui est tentée dans la cure analytique. Il s'agit là, en levant au maximum les refoulements secondaires, de rétablir la situation du refoulement originaire pour chercher à l'assumer. À accepter qu'avec sa parole «perdue» dans l'analyse son être s'y soit également perdu et ne puisse se soutenir que de la position subjective, soit à soutenir ce qu'il en est du langage, l'analysant reconnaît la castration comme fondatrice de l'aventure humaine. C'est ce moment de perte que Lacan nomme le « désêtre », et c'est ce que Freud désignait déjà dans la césure de son célèbre aphorisme : *Wo es war, soll Ich werden* (« Là où ça était, je dois advenir »). Dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1964-65), il semble que Lacan ait privilégié, la question du refoulement originaire (par rapport aux refoulements dits secondaires), et que cette question est à aborder par le biais du sujet, et que le refoulement porte sur la vérité. La vérité, elle, peut bien faire la cible du refoulement, si on la définit, selon Lacan, comme cette ligne fuyante de non-sens qui "lie" le sujet au sexe. Mais surtout, de cette nouvelle configuration que Lacan donne à cette question, s'ensuit, qu'en effet, le refoulement va porter essentiellement non plus sur un signifiant, mais sur l'objet *a*, qui est d'une toute autre structure puisqu'il vient masquer le «trou du savoir sexuel». Ainsi donc, cet objet, support du sujet dans le fantasme, c'est lui qu'il s'agit de "lever" au terme d'une analyse. *Acte Psychanalytique*, 17 janvier 1968 : "Nous avons affaire à cette sorte d'impensable qui dans l'inconscient nous situe un savoir sans sujet. C'est là quelque chose

aussi dont on peut ne pas s'aviser, à continuer de considérer que ce sujet est impliqué dans ce savoir, tout simplement à laisser fuir tout ce qu'il en est de l'efficience du refoulement, et qu'il n'est point autrement concevable qu'en ceci que le signifiant, présent dans l'inconscient et susceptible de retour, est précisément refoulé en ceci qu'il n'implique point de sujet, qu'il n'est plus ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, qui est ceci qui s'articule à un autre signifiant sans représenter le sujet".



Transfert/Contre-transfert

Nom masculin

[Etymologie](#)

Transfert

1715, Law. D'après le latin transfert, 3e personne singulier de l'indicatif présent de transferre, mot employé sur les registres. Action de transférer.

Transferre, 1355, Bersuire dans son Repertorium, porter au-delà, de trans, au-delà, et de ferre, porter. Porter au-delà, transférer.

Pierre BERSUIRE (1290-1362), également connu sous le nom de Pierre Bercheure et Pierre Berchoire (en latin, le Petrus Berchorius ou le Petrus Bercorius). Bénédictin, il est un traducteur de l'encyclopédie, de Titus Livius, de Condita d'urbe d'ab et auteur de plusieurs travaux dont l'Ovidius Maralizatus (Ovide Moralise), 1340, travail de mythographie médiéval, le Gesta Romanorum. Une collection latine d'anecdotes et de contes lui sont parfois attribués.

Contre-(transfert)

Préfixe latin contra, contre, opposé à, exprimant ainsi l'opposition : contre-révolutionnaire. Mais peut aussi exprimer la proximité : contre-allée.

842. Serments, du latin contra.

En 1838, contrer, Académie.

[Historique](#)

En psychologie. 1879, traduction anglaise de transference of feeling 1892 : phénomène par lequel un état affectif éprouvé pour un objet est étendu à un objet différent, normalement en vertu d'une association. Voir aussi identification, projection.

En psychanalyse, 1910, traduction allemande de Übertragung. Acte par lequel un sujet, au cours de la cure, reporte sur le psychanalyste soit une affection (transfert positif), soit une hostilité (transfert négatif) qu'il éprouvait primitivement, surtout dans l'enfance, pour une autre personne (père, mère, etc...). Transfert et Contre-transfert.

[Etymologie et Historique](#)

Identification

1610, Coton. De identifier, du bas latin identificare, de idem, de même et facere, faire. Action d'identifier, de s'identifier.

En psychologie : processus par lequel un individu se constitue sur le modèle de l'autre. Identification au père, à la mère.

Projection

1314, Mondeville. Du latin projecio, de projectus, participe passé de projicere, jeter en avant, de pro, en avant, et jacere, jeter, lancer.

En psychologie : Localisation externe d'impressions ressenties.

En psychanalyse : Mécanisme de défense par lequel le sujet voit chez autrui des idées, des affects (désa- gréables ou méconnus) qui lui sont propres. Est opposé à introjection.

L'Analyste est le sujet-supposé-savoir, le détenteur de tout le savoir qui manque à l'analysant et c'est cela qui motive le transfert, comme le disait Lacan.

Le transfert, au même titre que le désir, accompagne de sa présence invisible, impalpable, le processus analytique. Inaccessible à l'analysant tout au long de sa cure parce que méconnu de lui, le transfert, bien plus symbolique que réel, permet la conduite de l'analyse tout autant qu'est un symbole de la psychanalyse.

Le fauteuil retourné mettant l'analysant face au mur, face à lui-même instaure d'ores et déjà une première situation inégalitaire dans la relation Analyste/analysant. L'analysant perd d'emblée ce qui est de l'autre dans ce qui concerne le regard qu'il pourrait porter sur l'autre, l'Analyste, et que celui-ci portera sur lui. Il ne peut que le vivre dans le champ symbolique en s'appropriant la parole d'un discours en libre association qui facilite la lecture du contenu latent au-delà du contenu manifeste, comme dans le rêve. Ce positionnement en fauteuil retourné est quelque sorte un facilitateur, un reproducteur du manque.

Le transfert existe aussi d'emblée du fait du positionnement de l'Analyste qui est celui d'être un ancien analysant ayant lui-même vécu sa propre démarche analytique ce qui contribue à l'activation transférentielle.

Enfin, le transfert se signe à travers les mécanismes de défense. En effet, dès que le refoulé s'affleure à la conscience, la censure sous diverses formes va s'opposer à l'extrusion de ce refoulé qui signe la souffrance, l'angoisse, le symptôme et donc à l'accès par l'analysant d'une part de son in-conscient.

Le transfert est reconnu, lu, déchiffré par l'Analyste et non l'analysant qui s'en ignore, bien qu'il signe le début réel du travail analytique -et la fin de ce travail lorsqu'il s'éteindra-, ainsi que la réactualisation par l'analysant d'une vie d'affects et d'émotions autour du désir. C'est parce qu'il se présentifie dans la séance que s'autorise l'identification de conflits psychiques internes qui se jouent en l'analysant, néanmoins dans son ignorance en conscience. L'Analyste a appris à identifier le transfert qui signe les résistances à l'extraction du refoulé par l'analysant, à reconnaître que ces manifestations transférentielles, loin de répétitions de situations réelles, sont bien des équivalents symboliques de ce qui, en désir du passé, est exprimé aujourd'hui dans la séance.

A la dépossession de l'Autre, rupture inacceptable et mal sinon pas acceptée, dans la chaîne temporelle de l'évolution de la psyché de l'enfant se réactualise ainsi, par le transfert, la dépossession de l'Analyste, de l'autre, des autres, de l'Autre, puisqu'aussi bien dans l'imaginaire de l'analysant il peut être à un moment ou à un autre chacun de ces acteurs.

Le contre-transfert serait l'ensemble des réactions inconscientes que peut vivre l'Analyste face au transfert de son analysant.

Selon Freud, le transfert désigne le processus de déplacement, au cours de l'analyse, d'affects venus de la « préhistoire » affective du sujet, période archaïque de sa vie sexuelle, sur la personne de l'analyste. Les transferts sont définis à l'origine comme « reproductions des motions et fantasmes qui, lors de l'avance de l'analyse, sont éveillés et doivent être rendus conscients ». Cette répétition s'opère par « le remplacement caractéristique d'une personne antérieurement connue par la personne de l'analyste ». Le transfert s'avère à la fois l'élément de résistance le plus puissant et l'agent thérapeutique le plus puissant d'une psychanalyse.

Le transfert constitue un événement par essence inattendu (*untoward event*). C'est dans la relation à l'hystérique que Freud l'a expérimenté à l'origine et c'est le cas de Dora qui l'a amené à le reconnaître. Il constitue une répétition en acte. Il est question de « comportement de transfert », animé par le retour de figures anciennes, imagos. On y réexpérimente donc l'ambivalence de l'attitude origininaire, « mélange de relations de sentiments de nature tendre et de nature hostile », ce qui se traduit par la double forme, positive et « négative », qui exprime « l'amour de transfert » et son envers d'hostilité. Apparaît ainsi l'idée d'*« ambivalence pulsionnelle »* (Bleuler, 1910; Freud, 1912) qui peut opposer les attitudes conscientes et inconscientes, mais aussi faire coexister la contradiction dans le conscient ou l'inconscient. Ainsi s'explique la possibilité de ce « transfert négatif », marqué par la haine, sans que soit rompu le déroulement de l'analyse.

Si les transferts sont des « clichés », il faut noter qu'il s'agit de « nouvelles éditions » ou « néo-élaborations », en sorte que le transfert est, sous la pression de la répétition, création et réouverture de l'histoire du sujet.

Le transfert, héritier de la suggestion, exprime la dépendance infantile. Mais par ailleurs, il permet la « perlaboration » des résistances et est à ce titre un élément majeur du « succès ». Si le transfert s'impose dans toute relation humaine, si par ailleurs « une analyse sans transfert est une impossibilité », il est, dans l'analyse, l'opérateur propre à faire émerger la vérité même du sujet.

Freud situe le « contre-transfert » comme étant « l'influence du malade sur le sentir inconscient de l'analyste ».

Le point majeur, mais paradoxal, que Lacan voit à travers la notion de transfert qu'il estime être toujours en crise [SXI, 147], c'est qu'elle permet de se débarrasser le plus possible de la notion d'affect : « Le transfert ne ressortit à aucune propriété mystérieuse de l'affectivité, et même quand il se trahit sous un aspect d'émoi, celui-ci ne prend son sens qu'en fonction du moment dialectique où il se produit » {Ecrits, 225]. En d'autres termes, Lacan traverse le caractère imaginaire des sentiments pour atteindre les éléments structurels de la relation intersubjective. L'essence du transfert est symbolique, non pas imaginaire. Ce qui importe, ce n'est pas que l'analysant aime ou n'aime pas le psychanalyste, c'est le rôle dont il l'investit à un moment privilégié du processus de la cure : essentiellement celui de détenteur du savoir de ce qu'il en est pour lui. Le transfert peut être interprété comme une stratégie de l'analysant pour s'approprier ce savoir sensé être détenu par l'analyste. Il ne s'agit pas, contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer, de rejouer avec l'analyste, fût-ce sur un mode imaginaire, des situations qui ont eu lieu naguère : « Le transfert n'est pas, de sa nature, l'ombre de quelque chose qui eût été auparavant vécu. Bien au contraire, le sujet, en tant qu'assujetti au désir de l'analyste, désire le tromper de cet assujettissement en se faisant aimer de lui, en pro- posant de lui-même cette fausseté essentielle qu'est l'amour » [SXI, 282]. Il ne s'agit pas d'être dupé des sentiments au moment où l'on décrit le cœur de l'analyse : même dans le

transfert, « ai- mer » reste toujours « essentiellement vouloir être aimé » (ainsi que l'ont toujours su les moralistes qui, comme Pascal, ne voyaient dans l'amour que le jeu de la séduction). D'ailleurs pourquoi l'analysant serait-il davantage dupe de son amour dans la relation de transfert que dans toute autre relation ? Il est moins dupe de sa stratégie de séduction que de sa croyance que ce qu'il veut, c'est sa- voir.

Le transfert est donc lié, non pas tant à l'illusion de l'amour qu'à celle qu'il existe des sujets qui savent. « Dès qu'il y a quelque part le sujet supposé savoir [...], il y a transfert » [SXI, 258]. Dès lors, l'analyste, s'il n'est pas celui qui sait, « tient [au moins] la place pour autant qu'il est l'objet du transfert », « du sujet supposé savoir » [SXI, 258-259]. Ainsi l'analyste est-il constitué en maître : or la finalité de l'analyse est de récuser cette maîtrise, de faire comprendre à l'analysant que c'est lui qui sait et que l'analyste, qui est sensé savoir, doit simplement amener l'analysant à dire, de son désir, les paroles qu'il aurait dites lui-même, celles « mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son être » [Ecrits, « Variantes de la cure-type» p.359]. La fin de l'analyse n'a rien de triomphal, tant du côté de l'analysant que du côté de l'analyste lui-même, qui s'efface, et dont le désir est devenu déchet.

Plus encore, comment est-il possible que nous fassions confiance à l'analyste ? « Quel crédit pouvons-nous lui faire de le vouloir, ce bien, et qui plus est, pour un autre ? ». Comment peut-on désirer qu'il advienne le désir d'un autre et, ce crédit une fois accordé, quel autre crédit peut-on faire d'une « certaine infaillibilité de l'analyste » [SXI, 260]. Cette double confiance se distingue de la suggestion parce que l'analyste ne prend ni n'exerce le pouvoir qui lui est conféré par le transfert. Il conduit délibérément le sujet vers un maître qui se tient au-delà de lui, l'analyste, et qui n'est autre que la mort, ce maître absolu. Il s'agit donc d'amener l'analysant à « subjectiviser sa mort » [Ecrits, 348] et de le faire en passant par un savoir de l'analyste dont la première propriété est de savoir ignorer ce qu'il sait {Ecrits, 349}. D'ailleurs, ce n'est pas là feinte d'une fausse modestie puisque le savoir de ce que l'analysant tient pour réel, imagine, symbolise, n'est jamais su par l'analyste que sur le mode de la méconnaissance. Loin de savoir, le psychanalyste ne doit-il pas lui-même partir du présupposé que c'est l'analysant qui sait d'une certaine façon ce qu'il est en train de dire ?

Le transfert n'est donc, au bilan, « rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets » [Ecrits, 225]. Il est une fiction qui, finalement ne dupe personne, mais une fiction utile : « Qu'est-ce qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de remplir par unurre le vide de ce point mort. Mais ceurre est utile, car même trompeur, il relance le procès » [id.]. Le but de l'analyse comporte toutefois nécessairement la déception de ceurre. Il serait grave que le psychanalyste profite du transfert pour fixer ce qui doit être tenu pour réel et faire à la place du sujet les partages qui sont les siens. C'est le moment le plus critique de l'analyse qui est saccagé par ceux qui pensent que le transfert est une sorte d'« alliance avec la partie saine du moi du sujet» et que l'analyse «consiste à faire appel à son bon sens pour lui faire remarquer le caractère illusoire de telle de ses conduites à l'intérieur de la relation avec l'analyste. C'est là une thèse qui subvertit ce dont il s'agit, à savoir la présentification de cette schize du sujet, réalisée ici, effectivement dans la présence. Faire appel à une partie saine du sujet, qui serait là dans le réel, apte à juger avec l'analyste ce qui se passe dans le transfert, c'est méconnaître que c'est justement cette partie-là qui est intéressée dans le transfert» [SXI, 147]

Dans le séminaire Le Transfert, Lacan s'interroge sur l'idéal d'impassibilité qui se pratique dans l'analyse, idéal selon lequel l'analyste devrait rester neutre pour ne pas être soumis au phénomène

du contre-transfert. Pour que l'analyste ne soit pas soumis au phénomène du contre-transfert, faut-il une réduction complète de la thématique de l'inconscient de l'analyste ? Et Lacan d'ajouter dans la leçon du 8 mars 1961, à propos de « la reconnaissance de l'inconscient », que « nous n'avons pas lieu de penser qu'elle mette par elle-même l'analyste hors de la portée des passions ». Cela signifie qu'une analyse doit absolument être poursuivie assez longtemps par celui qui désire occuper cette place. Il s'agit alors d'examiner pourquoi cela ne suffit pas à faire de lui un analyste. Ainsi donc Lacan rend compte dans ses Séminaires, *Le Transfert* et *L'Angoisse* que la notion de contre-transfert sous-entend la question du désir et c'est cela qui l'intéresse vraiment.

En ce qui concerne le contre-transfert, Lacan en dit : « J'entends par contre-transfert l'implication nécessaire de l'analyste dans la situation de transfert ». Et encore dans le Séminaire VII, *Le Transfert* : « Le contre-transfert est fait des sentiments éprouvés par l'analyste dans l'analyse et qui sont déterminés à chaque instant par ses relations à l'analyse » (leçon du 8 mars 1961). Il ajoute dans la leçon du 30 janvier 1963 dans le Séminaire *L'Angoisse*, en reprenant la question du contre-transfert : « chaque fois qu'un discours est assez loin poussé sur le rapport que nous avons comme Autre à celui que nous avons en analyse, que la question est posée de ce que doit être notre rapport avec ce a ». Ce qui revient à ce que l'Analyste se questionne de son rapport avec l'objet a, donc avec le manque, et ainsi donc avec le désir ou l'angoisse.

Cette notion de contre-transfert est dite trop flou par Lacan, c'est pourquoi à travers la clinique, il construit le concept de « désir de l'analyste » qui représente quelque chose de très précis, bien que peu simple à définir, à savoir une fonction. « La question du contre-transfert n'est pas véritablement la question » nous dit Lacan. La vraie question est celle du désir du psychanalyste, « c'est le problème du désir de l'analyste qui fait obstacle ».

Si l'analyste est piégé dans la scène analytique par sa position de sujet désirant (sujet de l'inconscient), l'analysant se retrouve mis en position d'objet cause du désir ou d'objet d'angoisse de l'Analyste. On voit dès lors que le concept de contre-transfert contient une part de résistance de l'Analyste, soit le point où celui qui pratique la psychanalyse se trouve inclus dans la scène analytique comme sujet de l'inconscient. Il s'agit tout au contraire de comprendre que ce qui se produit comme effet de signification, repéré comme contre-transfert, est « un effet légitime du transfert » (*Le Transfert*, leçon du 8 mars 1961). Effet irréductible de la situation de transfert qui indique que, pour chaque sujet, l'objet a se situe dans l'Autre. Il n'y a pas intercommunication d'inconscients. Il n'y a que l'inconscient d'un sujet, lequel est en communication uniquement avec l'objet a qui se trouve dans le champ de l'Autre. Mais, ajoute Lacan dans la même leçon, « il suffit de supposer que l'analyste, à son insu même, place pour un instant son objet partiel, son agalma, dans le patient auquel il a à faire et là, en effet, on peut parler d'une contre-indication ». Et l'analyse doit être allée assez loin dans son avancée pour que ce désir advienne.

Dans le séminaire *L'Acte analytique* (leçon du 10 janvier 1967), Lacan s'interroge sur le sens de l'acte. Il dit que l'acte analytique, « c'est le sens stratégique de tel ou tel dépassement », qu'il associe à un acte révolutionnaire. Il ajoute : « Il suscite un nouveau désir. » Ainsi, c'est là la condition nécessaire pour que l'analyste puisse, dorénavant, s'offrir comme semblant d'objet a à quelqu'un d'autre : avoir eu, dans l'économie de son désir, l'avènement d'un désir inédit, le « désir de l'Analyste ».

La fin de l'analyse peut faire passer le sujet de l'horreur de savoir au consentement au savoir sur la castration. Cela le met à l'écart d'*« une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas »*. C'est ce consentement au savoir de la castration qui peut mener

l'analysant à la position d'analyste car, à partir de là, il lui devient possible d'en conduire d'autres jusqu'au même point. En effet, la vérité du réel, c'est la vérité de la castration, le « il n'y a pas de rapport sexuel ». Mais Lacan ajoute encore : « S'il [le sujet] n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. »

À partir de là, l'analyste pourra contribuer au savoir. Sans cela, il n'y a aucune chance que la psychanalyse puisse survivre. Lorsqu'on est arrivé à ce point d'accès au réel, il faut théoriser, construire un savoir. Lacan ajoute : « Ce savoir n'est pas rien. Car, ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science. » Mais comme ce savoir ne se trouve pas tout prêt, il faut l'inventer. En étant passé de la position d'analysant à celle d'analyste pour avoir touché à l'indicible de la vérité de la castration, le sujet aura désormais matière à construire du savoir. Car la vérité est toujours non dite et c'est bien cela qui nous mettra toujours au travail, vérité causée par cette béance qui a fait de nous des êtres parlants et qui, dans l'analyse, est devenue cause. (Zilda Machado)



L'Oedipe

Etymologie :

OEdipe

Sujet masculin.

De *Oidipous*. 1721, *Trévoux*. Du nom d'OEdipe, mythe, prince thébain des légendes grecques qui devina l'éénigme du sphinx de Thèbes et força le monstre à se précipiter du haut d'un rocher.

Au figuratif, homme qui trouve facilement le mot des énigmes, la solution de questions obscures. Je ne suis pas un OEdipe.

Adopté en français au XVIII^e siècle : «suite de paroles qui ont un sens» (dictionnaire étymologique).

Complex

Est emprunté au XIV^e siècle du latin «composé de divers éléments hétérogènes», il devient progressivement affecté arbitrairement, nous dit le Robert, comme ce qui est compliqué. Il est employé par assimilation au terme allemand «komplex» par Breuer dans les «Etudes sur l'Hystérie».

Historique

1929 : *Complex d'OEdipe*, Larousse.

1930 : oedipien.

L'Oedipe est un concept fondamental voire central en psychanalyse depuis Freud. La période de l'Oedipe commence dans la petite enfance vers trois, quatre ans pour être sensée s'être accomplie autour de six, sept, huit ans au plus tard. Cette période prend racine chez l'enfant en cours de

structuration psychique à une époque de relative indépendance avec «l'en-volée(à la mère)*» du petit qui commence à marcher, avoir une meilleure coordination de ses mouvements qui sont ainsi davantage assurés, tandis que s'apparaît chez lui la pensée symbolique.

Auparavant, l'enfant traverse la période phallique, à la découverte du sexe, surtout pour le garçon dont le pénis est apparent et ressenti comme procurant une satisfaction. Pour la petite fille, si les organes génitaux sont intérieurs, le contact avec la vulve et le clitoris vont aussi apporter une sensation agréable, une satisfaction, bien que la relation soit moins mise en valeur qu'avec un pénis bien visible. Il existe alors un bouillonnement libidinal quasi persécuteur pour le petit garçon tout autant que pour la petite fille. C'est aussi à cette période que s'acquiert le langage maternel aux fins de continuer à satisfaire celle-ci comme objet de satisfaction, alors que paradoxalement, ce processus vers le langage maternel ouvre aussi à l'autre, au-delà de l'Autre, la Chose. C'est la période des questions incessantes dont celles autour de la mort, tandis que le «non» systématique positionne l'enfant déjà dans un renforcement de son Moi par identification de la possibilité de dire autrement que l'autre, le grand, l'adulte parental.

L'Oedipe est une histoire de quête. Pour le petit garçon et la petite fille, chacun à sa façon, il n'y a que la recherche d'appropriation d'un pouvoir, d'une puissance que possède le Père, en sus du pénis organique, le phallus (cf Fiche «Le Phallus»). Nous sommes là dans le champ inconscient et nous parlons en terme d'imaginaire et de symbolique et non de réel.

Ce qui se joue en inconscient pour la petite fille et le petit garçon :

- La petite fille va constater qu'il lui manque quelque chose ou qu'elle aurait été dépossédée de quelque chose, le pénis réel, mais plus encore la puissance, le phallus imaginaire. C'est ce qui crée en elle un profond sentiment de différence, et par là d'angoisse, différence avec le petit garçon, mais différence avec le père. Elle s'imagine alors que lorsqu'elle sera grande comme sa mère elle pourra le posséder jusqu'au moment où elle se rend compte que sa mère ne l'a pas non plus. L'objectif dans la recherche de cette puissance s'effectue en vue de la pourvoir et de l'autonomie qui pourrait la faire sortir de l'impuissance et de la dépendance. Elle se tourne alors vers celui identifié comme étant en possession de cette puissance phallique, le père. Dans l'idée d'obtenir de lui le phallus, elle cherche à lui plaire par une séduction de type libidinale en absence de toute sexualité génitalisée. Dans un premier temps la mère devient une rivale pour elle car elle est celle qui possède réellement le père et lui en empêche l'accès. De plus, sa mère ne peut lui fournir la puissance recherchée puisqu'elle n'a ni le pénis, ni le phallus. Donc, même grande elle n'aura pas le pénis, symbole de puissance. Et nous avons là l'ancre de la différenciation sexuelle pour la petite fille. Faute d'obtenir le pénis ou le phallus, elle veut un enfant du père qui ne le lui donnera pas non plus, mais l'ouvre à elle-même, femme en devenir. Elle ne peut donc avoir ni le père d'un point de vue libidinal, ni la puissance phallique d'un homme qu'elle ne sera jamais plus tard, ni l'enfant du père. En conséquence elle revient à la mère par identification, par similitude, par trace mnésique. Elle se tourne vers sa mère pour découvrir chez elle sa propre réalité, sa propre puissance dans sa spécificité d'être femme, de celle qui connaît une Jouissance autre qui serait du pas-toute phallique et qui s'estre en autonomie.

- Le petit garçon, possesseur du pénis, a peur de la castration pénienne, symbole de castration de sa dimension phallique. Son attirance première va vers sa mère, d'autant plus facilement qu'il s'est nourri, avant la castration mammaire première, de la pulsion de dévoration de celle-ci. Il peut s'agir d'une des premières séquences du refoulement que serait cette pulsion de type incestueux qui correspondrait à un désir, une réponse au désir désirant de sa mère, même si cela le maintient objetisé, en la possédant ainsi de son désir à lui. Il existe donc dans l'inconscient le désir du coït

avec la mère et bien qu'il y eut refoulement, une trace reste qu'il ne peut expliquer ni comprendre mais qui génère chez lui la peur. Peur de la castration qui serait une punition du père d'avoir voulu en sa place consommer l'inceste et voulu déposséder le mâle dominant de sa femelle. Par ailleurs, sa puissance de mâle en devenir qui lutte contre l'impuissance le fait se trouver en confrontation avec le père qui possède, lui, la puissance. Chercher à posséder la femme de celui-ci devenu rival, c'est chercher à prendre le pouvoir sur le père, à prendre son pouvoir. Nous pouvons parler d'une attirance de puissance. Bien entendu, le petit garçon n'a pas assez de puissance pour conquérir sa mère et, surtout, le père va poser la loi de castration, loi de l'interdit de l'inceste selon la métaphore du Nom-du-Père.

La période oedipienne est une castration dite d'identification réactionnelle par la présence fondamentale de la castration, interdit de l'inceste, et du positionnement du père et de la mère en tant qu'homme et femme. Cette période est une période de gestion de l'impuissance et de la dépendance qui sont inscrits en nous et nous éloignent de l'autonomie. L'Oedipe, pour la petite fille et le petit garçon, installe la différenciation sexuelle et donc la différenciation identitaire, ainsi que le Surmoi dès lors l'expression de la métaphore du Nom-du-Père.

La résolution du complexe d'Œdipe passe par l'acceptation de l'interdit de l'inceste et du parricide. Si selon Freud, l'Œdipe, participe à l'élaboration du Surmoi qui permet aussi à l'enfant d'assimiler les autres interdits, nous pensons que le Surmoi commence à être élaboré plus tôt, probablement dès la première castration dite mammaire. L'identification au parent de même sexe marquerait cette fin du complexe d'Œdipe.

Au sortir de l'Oedipe, nous avons une période de relative latence quant aux pulsions sexuelles, une certaine pacification de ces pulsions avec une mise en veille des conflits internes libidinaux des périodes pré-oedipienne et oedipienne, période intermédiaire qui annonce la génitalisation. L'ensemble des pathologies de la psyché se fondent autour de cette période de la structuration identitaire de l'enfant (névroses, états limites, psychoses). Les névroses signent qu'existent encore des stases oedipienne avec fixation sur quelque chose qui n'a pas été intégré dans cette période voire a été refoulé.

Il est question aussi parfois d'Œdipe inversé, dans le sens où l'enfant, contrairement à ce qui vient d'être décrit de l'Oedipe, ressent une attirance prépondérante pour le parent du même sexe, et aura tendance à rejeter le parent du sexe opposé. En fait, cette période renferme aussi cette ambiguïté des sentiments pour l'un et l'autre des deux parents, ce qui en fait d'ailleurs un moment tellement douloureux. Le plus souvent, on parle de « complexe d'Œdipe complet » lorsque il y a cette alternance désir/hostilité avec l'un et l'autre des deux parents.

Sous l'expression *Complexe d'Œdipe* forgée par Freud, se trouve désigné ce qui peut être considéré comme l'article majeur de la théorie freudienne. Introduit en 1895, nommé dans son œuvre en 1910, elle sert de fil conducteur à l'élaboration du savoir de l'inconscient. Il s'agit du complexe nucléaire (« complexe-noyau ») de la psyché inconsciente. Un complexe est un ensemble structuré de représentations, soit « un certain cercle de pensées et d'intérêts dotés de puissance affective ». Le complexe d'Œdipe, du nom du héros de la tragédie de Sophocle**, désigne l'ensemble des représentations et affects représentant chez l'enfant la combinaison de motions amoureuses envers la mère et de motions agressives dirigées contre le père.

Dans un premier temps, Freud repère la résonance particulière de la pièce de Sophocle qui fait que le spectateur reconnaît sa tragédie intime (inconscient).

Dans un second temps, Freud va l'élaborer en théorie, le terme apparaissant dans son œuvre publiée en 1910, dans l'essai de « psychologie amoureuse », *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. Le complexe d'Œdipe se révèle être la condition même de l'amour et de ses symptômes.

Dans un troisième temps, il en donne la formule « développée » complète, dans l'essai sur *Le Moi et le Ca* (1923), à travers ses deux formes, « positive » et « négative ». « Le petit Œdipe » est non seulement pris dans une relation d'objet à la mère et une identification rivale au père (volet « positif »), mais dans une relation d'amour au père et une identification rivale à la mère (volet « négatif »).

Dans un dernier temps, il admet l'existence d'une « phase pré-oedipeenne » à laquelle il reconnaît une fonction à la phase antérieure. Cela ne diminue nullement l'axe oedipien, mais le situe dans l'après-coup d'investissements pulsionnels. Cette phase a, pour Freud, un rôle particulièrement important dans le cas du complexe d'Œdipe de la petite fille, où le lien à la mère joue un rôle prédéterminant, avant le recours du père.

Le complexe d'Œdipe met en évidence la dimension inconsciente fondamentale de l'amour, prise dans cette dimension incestueuse fantasmatique. Il ne s'agit pas simplement d'une sorte de difficulté d'apprentissage affective, mais bien d'une clause structurante du désir humain, ce qui permet de donner toute sa signification à l'idée que « l'enfant est le père de l'homme ».

Le point de vue de Lacan met l'Œdipe au centre d'une triangulation Mère-Enfant-Phallus, il ne distingue pas de sexe féminin ou masculin chez cet enfant. Pour lui le complexe d'Oedipe est la figuration du passage de l'ordre imaginaire à l'ordre symbolique par lequel le sujet fait son deuil de la possession de la mère et s'identifie au père. Il insiste sur l'imaginaire dans la prise en compte de ce phallus, qui représente un manque pour l'enfant. Ceci s'inscrit dans la réflexion de Lacan dite «conception structuraliste». Il distingue trois manques*** et la castration, selon Lacan, signe un manque symbolique qui vise un objet imaginaire, le phallus. Le phallus est le symbole du désir de la mère, l'enfant s'imaginant qu'il est l'objet de ce désir de la mère.

La première différence avec Freud est que Lacan considère que l'enfant, quel que soit son sexe, désire toujours la mère et que le père est toujours le rival puisqu'il est celui qui pose la castration. Le père, par lequel advient le Symbolique, intervient toujours comme un quatrième terme dans une relation pré-oedipienne triangulaire : enfant/mère/phallus. C'est l'évolution du troisième terme de la relation pré-oedipienne, le phallus, qui constitue le destin du complexe d'Œdipe. D'abord ce terme est envisagé par l'enfant comme un objet imaginaire que la mère désirerait au-delà de lui. L'enfant désirera alors être cet objet que la mère désire et qui la comblera. Mais l'enfant n'est pas seulement confronté à son impuissance de satisfaire le désir maternel : il croise, sur son chemin, le père, moins réel qu'imaginaire. La mère parle du père, elle tient compte aussi du père par ses actes et elle le fait exister imaginairement sous la forme d'une sorte de loi. L'enfant se rend compte que c'est le père qui détient réellement le pouvoir de satisfaire le désir de la mère. Il lui faudra apprendre à renoncer à ce pouvoir qu'il voudrait détenir et que le père possède. Il lui reste la possibilité de s'identifier au père, de vouloir être ce père dont il n'a pas pu prendre la place. Le «sur-moi» se constitue à partir de cette identification au père.

Par cette dimension symbolique dont il est la conquête, « le complexe d'Œdipe est essentiel pour que l'être humain puisse accéder à une structure humaine du réel » [SIII, 224]. « Ce dont il s'agit ici,... est une dramatisation essentielle par laquelle entre dans la vie un dépassement intérieur de l'être humain, le symbole du père » [SIII, 244]. Ce symbole du père sera, depuis le début du

Séminaire, désigné par la métaphore du « Nom-du-Père », avec une connotation religieuse, bien que Lacan fût dit athée. Ainsi donc Lacan articule sa théorie autour du « Nom(non)-du-père ».

Notons ainsi donc que, pour Freud, la scène oedipienne comprend trois acteurs, l'enfant/la mère/le père qui se présentent d'abord dans une relation duale enfant/mère, avec ensuite l'intervention du Père. Pour Lacan quatre acteurs jouent sur cette scène, ce qu'il représente par son schéma du désir, le schéma L : avant l'Oedipe l'enfant/la mère/le phallus, triangulation première, puis ensuite l'enfant/la mère/le phallus/le Père, d'un père dans sa fonction symbolique autour de la métaphore du Nom-du-Père.

Lacan pose ainsi la question de la fonction paternelle. Est-il un rival ? A moins qu'il soit celui qui empêche, qui proclame l'interdit incestueux. Peut-être est-il le personnage qui se présente comme étant celui qui peut répondre d'un enfant. « *Le père réel, nous dit Freud, est castrateur. En quoi ? Pour sa présence de père réel comme effectivement besognant le personnage vis à vis de quoi l'enfant est en rivalité avec lui : la mère. Que ce soit comme ça ou non dans l'expérience, dans la théorie ça ne fait aucun doute, le père réel est promis comme grand fouteur, et pas devant l'Éternel, croyez-moi, qui n'est même pas là pour compter les coups. Seulement, ce père réel et mythique ne s'efface-t-il pas au déclin de l'Œdipe derrière celui que l'enfant, à cet âge tout de même avancé de cinq ans, peut très bien avoir déjà découvert ? A savoir le père imaginaire, le père qui l'a, lui le gosse, si mal foutu(...) N'est-ce pas autour de ce qui est pour lui privation, que se fomente et se forge le deuil d'un père qui serait vraiment quelqu'un ? Telle est, je crois, la vraie structure de l'articulation du complexe d'Œdipe* ». (J. Lacan, *L'athique de la psychanalyse*, juin 1960)

*Premier essai pour s'en sortir des mailles du filet tissé du désir désirant de la gorgone matronique dévoreuse qu'est sa mère.

**Le « mythe grec » sur lequel s'appuie Freud dans l'élaboration du complexe d'Œdipe : L'oracle de Delphes avait prédit que le roi de Thèbes, Laïos, serait tué par son fils et que celui-ci épouserait sa propre mère. Lorsque ce fils naquit, sa mère, Jocaste, lui perça les chevilles et les lui lia avec une lanière, puis l'abandonna sur le mont Cithéron. Les bergers qui le trouvèrent l'appelèrent Œdipe (pied enflé) et l'amènerent au roi de Corinthe qui l'éleva comme son propre fils. Un jour l'oracle de Delphes répéta à Œdipe la prédiction qui le concernait. Celui-ci pour y échapper s'éloigna de Corinthe et de celui qu'il prenait pour son père. En chemin il se querella avec un voyageur inconnu, Laïos, et le tua. En arrivant aux portes de Thèbes, Œdipe affronta le Sphinx qui terrorisait la région. Ayant trouvé la réponse à la fameuse énigme de l'homme, il provoqua la mort du monstre et délivra ainsi le pays. Il entra alors dans la ville en triomphe, les habitants le prirent pour Roi et il épousa la veuve du Roi récemment défunt, Jocaste. Sans le savoir encore, il épousait sa mère dont il eut quatre enfants, deux fils, Polynice et Etéocle et deux filles, Antigone et Ismène. Mais lorsque ceux-ci arrivent à l'âge adulte, Thèbes est décimée par la peste. Œdipe est désespéré, jusqu'à ce que Apollon déclare que la peste serait enrayée à condition que le meurtre de Laïos soit vengé et que le meurtrier soit puni. Œdipe se sent soulagé. Mais à la recherche des coupables, Œdipe et Jocaste découvrent la vérité. Le devin Tirésias finit par révéler au couple la vérité. La prophétie s'était réalisée, Œdipe avait tué son père et épousé sa mère. Jocaste, de désespoir, se pendit. Œdipe, ayant eu la révélation de son double crime, de parricide et d'inceste, se creva les yeux et, chassé de Thèbes par ses fils, il erra en mendiant, guidé par sa fille Antigone qui l'accompagne dans son malheur.

*** Le manque réel, le manque symbolique et le manque imaginaire.



Différents stades de la structuration psychique chez l'enfant

ou

«Histoire de pulsions libidinales, libido»

Etymologie

Structure :

14e s., « construction ». fin 15e s., sens moderne ; Vient du latin *structura*, de *struere*, construire. La structure d'un discours, d'une phrase, la disposition, l'arrangement des parties d'un discours, d'une phrase. « Le choix et l'arrangement des mots, la *structure* et l'harmonie de la composition, la grandeur modeste des pensées [dans une ode de Chapelain], Balzac, Livre VIII, lettre 15.

Structuration : 1962, Foulquié

Historique

16e s. « La fortune m'a fait grand plaisir d'interrompre la belle *structure* du Pont-neuf de nostre grande ville, et m'oster l'espoir, avant mourir, d'en veoir en train l'usage », Montaigne, IV, 7.
« Aux endroits où elle [l'alcyon] veoid que sa *structure* [de son nid] se desment et se lasche pour les coups de mer », ID. II, 198.

Etymologie

Pulsion : Il apparaît en 1625 avec Stoer. Ancien terme didactique. Action de pousser.

Vient du latin *pulsionem*, de *pulsio*, de *pulsus*, participe passé de *pellere*.

« La substance du feu, entrant dans l'intérieur d'un corps quelconque, le dilate en poussant en tous sens ses parties, or cette *pulsion*... Voltaire, *Philosophie de Newton* II, 3.

Pulsionnel : 1967

Libidinal(e) : Adjectif qui apparaît en 1948 avec Spitz. Vient de **libido** mot employé en allemand par Freud en 1920 : vient du latin *libido*, désir.

Historique

En 1738, Voltaire se fait le divulgateur de Newton dans *Eléments de la philosophie de Newton* parce qu'il peut grâce à lui attaquer la métaphysique des « tourbillons » de Descartes et mettre en doute la chronologie biblique. Il porte très tôt un intérêt à la science qui ne peut se comprendre que rattaché à son militantisme philosophique. Comme Montesquieu ou Diderot, Voltaire est fasciné par la science, qu'il s'agisse de la physique ou des sciences naturelles. Il voit en elle un rempart contre les errements de la métaphysique. Elle apparaît comme le moment ultime de la philosophie, le lieu

d'excellence de la raison, l'univers du démontrable où prennent fin les querelles et les haines.

Au début du 20e s., il entre dans le langage de la psychologie.

En 1910, il vient de *impulsion* pour traduire de l'allemand le mot *Trieb* utilisé par Freud.

En 1967 on utilise le terme pulsionnel.

Il est arrivé à Freud de présenter sa théorie pulsionnelle comme la « mythologie » de la psychanalyse, façon de la présenter comme originale. Autrement dit, la pulsion (*Pulsions et destins des pulsions*, 1915) peut être considérée comme le « concept fondamental » de la théorie psychanalytique. A ce titre, la « doctrine pulsionnelle » (Triblehre) constitue le noyau de la métapsychologie. Pour Freud, la pulsion est une poussée (sens littéral de *Trieb*) psychique qui a sa source dans l'excitation d'une zone corporelle, dont le but est de mettre fin à la tension ainsi créée, au moyen d'un objet. Par poussée Freud entend « le facteur moteur, la somme de force ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente ». La source désigne « tout processus somatique dans un organe ou une partie du corps dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion ». Le but est « la satisfaction qui ne peut être atteinte que par la suppression de l'état d'excitation à la source pulsionnelle ». L'objet est « ce à quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but ». Si la pulsion évoque l'instinct, elle s'en distingue par quelques traits décisifs. Les « objets » et les « sources » en sont variables puisque conditionnés par le devenir libidinal, c'est-à-dire de l'énergie psychique sous-tendant les pulsions de vie et spécialement les pulsions sexuelles. La pulsion est éminemment « partielle ». D'autre part, il faut souligner que « quelque chose dans la pulsion sexuelle n'est pas favorable à la satisfaction », ce qui fait entrer la pulsion sexuelle en contradiction avec l'idée de satisfaction instinctive. La pulsion est une poussée constante, susceptible de se réactiver en permanence, dont les objets varient. Enfin, elle est bien de nature psychique et trouve son expression psychique sous forme de représentations et d'affect(s). Corrélativement, la pulsion trouve sa signification en ses « destins » dont le principal est le refoulement. Sa nature mixte exige pourtant un examen que reflètent les définitions successives, à partir de ce constat que la pulsion est caractérisable comme « une excitation pour le psychique ». Freud ne multiplie pas les pulsions. Au-delà des pulsions fondamentales, il postule une pulsion d'emprise, pré-sexuelle et une pulsion de destruction ou d'agression qui se ramène à une forme de la pulsion de mort. La pulsion de mort est un néologisme créé par Freud (1920) par accolement du terme *Tod* (mort) au terme *Trieb* (pulsion), paradoxal en soi puisque la notion de pulsion semble impliquer un mouvement vital de satisfaction. La pulsion de mort désigne un principe de délaisson actif dans la psyché et s'exprimant par un « *au-delà du principe de plaisir* ». Les pulsions de mort s'opposent aux pulsions de vie et définissent ainsi le centre de gravité du conflit.

Pour Lacan, Freud a été équivoque puisqu'il avait identifié la pulsion au moyen de quatre termes : la poussée, la source, l'objet, le but. Lacan reconnaît qu'à lire cette énumération elle paraît naturelle. Or tout l'objectif des chapitres XIII et XIV du livre XI du *Séminaire* est de montrer la spécificité de la pulsion en psychanalyse par rapport à ce qu'on pourrait parfois trouver sous le même nom, parfois aussi sous les vocables de « force » et d'« énergie », en biologie et même en physique. Lacan souligne que cette notion n'est pas avancée par Freud sans considérations épistémologiques : « *Le progrès de la connaissance ne supporte aucune fascination des définitions* ». Autrement dit, nous n'avons pas à tenir pour réel ce qui paraît désigné par les concepts que nous utilisons. « *Freud emploie le mot Konvention, convention, [...] et que j'appellerai d'un terme benthamien que j'ai fait repérer à ceux qui me suivent, une fiction* ». C'est comme « une fiction fondamentale » que Lacan interprète la pulsion. Il donne alors que les termes par lesquels Freud la repérait sont problématiques, en particulier : le sujet, le *se* qui est là contenté ; l'objet, car « *aucun objet ne peut satisfaire la pulsion* » [SXI, 189]. Ce qui compte, c'est de tourner toujours dans les mêmes cercles qui consomment des objets sans s'y arrêter. Dès lors Lacan délaisse complètement,

chez Freud, le vocabulaire de l'énergétique ou de l'hydraulique, qui était celui des philosophes des passions des 17e et 18e siècles (comme Hume). Pour lui la pulsion n'a rien à voir avec une donnée ultime et naturelle. Elle est une construction entièrement culturelle et symbolique que Freud exprime en faisant usage « des trois voies active, passive et réfléchie », telles qu'elles existent au moins dans certaines langues : « voir et être vu ». « *Ce qu'on regarde, c'est ce qui ne peut pas se voir. Si, grâce à l'introduction de l'autre, la structure de la pulsion apparaît, elle ne se complète vraiment que dans sa forme renversée, dans sa forme de retour, qui est la vraie pulsion active* » [SXI, 205]. On comprend que Lacan retrouve le monisme de Jung, auquel il s'est pourtant si fondamentalement opposé, par d'autres voies. Il reprend à son compte, contre Jung, le dualisme freudien des pulsions sexuelles et des pulsions du moi, puis des pulsions de vie et des pulsions de mort. Mais il ne faut plus comprendre cette opposition comme s'il se fût agi de deux types de pulsions. Toutes les pulsions sont pulsions de vie et pulsions de mort. Les *Ecrits* l'indiquent avec la plus grande netteté : « *Toute pulsion est virtuellement pulsion de mort* » [Ecrits, 848]. Les pulsions ne sont que les aspects partiels selon lesquels le désir se réalise. Ainsi le désir est-il **un** et individu, alors que les pulsions sont ses manifestations partielles. Ce traitement délibérément non-naturaliste de la pulsion permet de comprendre pourquoi Lacan rejette la notion d'affectivité. « *Je crois qu'(affectif) est un terme qu'il faut absolument rayer de nos papiers* » (SI, 304), puis comment il la remplace par des considérations qui l'écartèlent, sans possibilité de lui restaurer la moindre unité réelle, entre les éléments symboliques et imaginaires. La plupart du temps, ceux qui parlent d'affect n'en saisissent que les aspects imaginaires et délaissent, sans le savoir, les essentiels aspects symboliques. Si Lacan soutient l'idée d'une pulsion de mort, il ne l'interprète pourtant pas à la façon du père de la psychanalyse. C'est dans un sens proche de Pascal et de Kant, d'abord, qu'il remarque que le penchant au suicide accompagne le narcissisme. Mais la pulsion de mort n'affecte pas seulement l'ordre imaginaire, elle concerne l'ordre symbolique. Elle n'est pas seulement liée à un désir de retourner à l'inanimé. Si la pulsion de mort nous pousse à nous situer symboliquement en des lieux où nous n'habitons pas, toute pulsion est, par quelque côté, pulsions de mort. « *C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort* » [Ecrits, 848], parce qu'elle poursuit sa propre extinction, parce qu'elle pousse le sujet à la répétition, parce qu'elle porte au-delà du principe de plaisir, du côté de la jouissance où la satisfaction est souffrance.

Les différents stades de l'évolution de la structuration psychique de l'enfant sont le reflet de l'évolution des pulsions libidinales qui soumettent l'enfant dans sa prime enfance, de l'objet partiel à l'objet total, d'une objetivation vers une sujetivation en différenciation au moment de l'Oedipe. Autrement dit, nous allons parler des différentes étapes menant l'enfant, dans sa structuration psychique, de l'être Objet (de l'Autre) à l'être Sujet autonome, voire Sujet de l'inconscient qui se devient un «parlêtre» selon l'expression de Lacan, à travers son analyse. Parler de stades d'évolution c'est parler pulsions et refoulement. La pulsion relève bien du champ de l'inconscient qui est forcément non accessible directement. De ce qui pourrait être une définition selon T. PIRAS «*L'inconscient est le siège de forces psychiques à caractère sexuel qui poussent à la recherche de satisfaction*».

On ne peut rencontrer la pulsion - pas plus que l'inconscient - sinon lors de la lecture des lapsus, des rêves, des actes manquées, toutes formations de l'inconscient qui s'échappent lors de la libre association de la cure analytique. Il existe des pulsions à caractère non sexuel que sont les pulsions d'auto-conservation (se nourrir, s'abreuver, dormir, se reproduire...). Ce sont les pulsions sexuelles qui vont poser problème. On parle de libido, une énergie pulsionnelle à caractère sexuel. Il s'agit, non d'un acte sexuel, mais d'un quelque chose que l'on ne voit pas, mais qui pourtant va déterminer et conditionner la vie du sujet jusqu'à le faire agir dans des travers, dans des dérèglements pathologiques, telle la névrose obsessionnelle ou la névrose phobique, l'hystérie. La pulsion a été

étudiée dans la clinique. Pour la rencontrer, l'analyste va regarder la «bataille du plaisir», à savoir la recherche de satisfaction, de plaisir, l'énergie de plaisir, de vie, énergie fondamentale qui pousse à l'existence même. En effet, le seul but de la pulsion est la satisfaction. Cette recherche produit une tension et cette tension a besoin d'un objet réel ou imaginaire pour pouvoir se libérer.

L'évolution psychique de l'enfant se fait selon un processus de différenciation progressive au fil des différentes périodes d'expression de sa vie pulsionnelle, jusqu'à s'être Sujet : stade orale, stade du miroir, stade anal, stade phallique, période de l'Oedipe, période de latence, stade de la génitalité, adolescence, adulte.

Au **stade oral**, seul le principe de plaisir a pouvoir voire a «à pourvoir».

Le nouveau-né est dominé par le principe de plaisir qui régit le fonctionnement du ça (monde pulsionnel). Il est donc soumis au principe de toute puissance et au désir de satisfaction immédiate et illimitée. C'est fondamentalement la bouche - la cavité buccale et les lèvres - qui est la zone érogène première, siège de la recherche de satisfaction, tant d'une pulsion d'auto-conservation par le nourrissement organique avec le lait donc centrée sur le sein, mais surtout et principalement d'une pulsion à caractère sexuel centré sur la mère et sur son désir désirant de l'enfant, pour elle substitut de phallus, de puissance phallique. C'est une pulsion de satisfaction de désir liée à la première tétée, à la première jouissance qui surgit dans quasiment le même temps en première frustration absolue du moment de la rupture, qui génère la recherche plaisir/non plaisir et qui, fondamentalement, est à l'origine de tout ce qui relève, chez l'adulte, du manque, et en conséquence d'une quête sans fin en recherche de plénitude, de complétude et notamment pour la femme qui «en manque» et en manquera toujours*. Ce qui est de l'oralité de la bouche et qui s'étend aux organes de la phonation, des sens, à la peau et au toucher va permettre d'identifier, dans la pratique de la cure, ce qui dans les névroses relève de cette période orale. Ainsi donc la recherche du plaisir va structurer l'enfant, mais aussi une certaine recherche de non plaisir, de type sado-masochiste, autour de la frustration. En forme de sa gestion, nous le verrons d'ailleurs s'entraîner à halluciner le sein. Nous pouvons parler du premier refoulement comme étant un refoulement du plaisir/non plaisir autour de la satisfaction. Il y a refoulement de cette satisfaction au déplaisir parce que cela vient en contradiction et est inacceptable pour l'enfant. Nous savons que le refoulement est une capacité sécuritaire qu'a l'inconscient de faire barrage à une pulsion, ici sexuelle, qui ne générera pas suffisamment de plaisir ou générera davantage de déplaisir que de plaisir, ou encore un plus-à-jouir.

* Ici nous sommes dans la sexualité infantile qui est non génitale et c'est ce qui, parlant du manque, a fait dire à Lacan qu'il n'y a pas de sexualité ou que la relation sexuelle n'existe pas.

L'enfant est assujetti à une objetisation que sa mère cherche à faire perdurer pour conserver le plus longtemps possible son objet substitut de phallus, celui qu'elle n'aura jamais elle-même. En maintenant l'enfant comme objet, elle le chosifie tel le phallus imaginaire. Seul le père symbolique, au nom de la métaphore du Nom-du-Père, peut faire prémissse à la castration, rupture avec cette recherche de complétude phallique en arrachant la mère à son enfant, libérant ainsi celui-ci de l'Autre et l'ouvrant, malgré elle, au chemin vers la sujetivation, néanmoins marqué de l'empreinte du manque, manque de ne pas avoir pour la fille, manque possible autour du perdre pour le garçon, manque à être pour les deux.

La période orale est donc importante pour tout ce qui a trait à l'ingestion, à la dévoration et son corollaire névrotique est tout ce qui a trait à la peur de l'ingestion, peur d'être envahi, peur d'être possédé, peur d'être pénétré. En cela est la marque d'une différence avec l'approche freudienne.

Une étape fondamentale, préalable à la réalisation de la différenciation de l'enfant à s'être Sujet au moment de l'Oedipe, est celle de l'identification du *Je* au **stade du miroir** à partir du 6e mois, «*Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*» (J. Lacan, Zurich le 17 juillet 1949, in *Les Ecrits*, p. 91). Notons que ce stade pré-oedipien est quasiment contemporain du stade anal. Pour Lacan, le Moi n'est pas d'emblée une instance «désexualisée» de synthèse, d'adaptation à la réalité. Il prend son origine dans la captation de l'enfant par sa propre image dans le miroir autour de 7, 8 mois jusque vers 18, 20 mois. Bien avant que la maturation permette à l'enfant la coordination des activités organiques d'un corps qu'il ne peut appréhender comme unité, un modèle d'unité se propose pourtant au regard. Ce modèle est l'image non plus morcelée mais globale de son corps que l'enfant découvre dans le miroir. Auparavant indifférencié de sa mère, par ce regard dans le miroir, il peut intégrer les limites de son corps ; d'autant plus différencié que dans le miroir il voit aussi l'image du corps de sa mère à côté de la sienne. Plus encore, il vit une réelle stupéfaction jubilatoire de voir l'image du corps de sa mère dans le miroir et, quasiment dans le même temps, de la voir elle-même, réelle, à son côté hors du miroir. Et c'est la nomination par la parole posée par la mère sur son image comme n'étant pas lui, et sur lui réel, qui imprime alors chez l'enfant cette unité qu'il peut désormais entrevoir. Dès lors l'enfant s'identifie par le *Je* à cette forme qu'il considère dans le miroir tout en notant qu'elle n'est pas lui mais seulement une image. Ainsi nous dit Lacan dans *Ecrits* p. 94 «*L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet*». Ainsi donc le Moi de l'enfant se forme en *Je* en même temps que s'impose à son appropriation l'objet extérieur, l'autre, l'un n'existant que par rapport à l'autre. C'est en découvrant que l'autre dans le miroir n'est qu'une image et non un être réel que l'enfant peut ainsi passer de l'imaginaire au réel.

Le *Je* ainsi identifié fait l'enfant sortir un peu plus de sa situation d'objet en début de différenciation de sa mère, quittant un peu plus la toute puissance de ce grand Autre maternel. Il se constitue ainsi progressivement en Sujet. Le stade du miroir est une période qui fait soubassement à la structuration qui va s'opérer de la castration nommé par Freud sous le nom du complexe d'Oedipe, et symbolisé par Lacan sous le vocable de la métaphore du Nom-du-Père, réalisant l'élaboration du Surmoi. Le *Je* identifié comme tel par l'enfant le fait entrer dans une certaine indépendance physique vers une meilleure coordination des mouvements, une approche de l'acquisition du langage maternel, la capacité de pensée symbolique, la capacité de s'affirmer dans le non, choix autre et différent de celui des parents.

Cette identification au *Je* est contemporaine du contrôle sphinctérien du **stade anal** (12 à 24 mois environ) qui serait la cristallisation de cette identification par le jeu en expulsion ou rétention des fèces et suivant la relation avec la mère, choix premier d'une différenciation amorcée, du don ou refus du boudin fécal à sa mère, devenue extérieure à lui. L'enfant apprend à la fois la maîtrise de ce corps sien en s'autorisant ou non à donner cette partie de lui que sont ses selles et se plaît à «jouir» de la rétention ou de la libération fécale. Au stade anal il y a donc déplacement de la zone érogène à la zone anale par le plaisir à l'expulsion du boudin fécal ou le plaisir de sa retenue qui fait différer l'expulsion. Si la mère reste l'objet premier de l'enfant, son boudin fécal devient alors son objet second d'intérêt, une monnaie de transaction : l'enfant le libère pour apporter satisfaction au désir de sa mère ou le retient pour la punir ou pour créer une satisfaction auto-érotique pré-narcissique qui commence à structurer l'enfant dans un positionnement de réactions. Par ailleurs, cette appropriation de la défécation permet à l'enfant de commencer à marquer la différenciation

entre l'en-dedans (monde intérieur) et l'en-dehors (monde extérieur). C'est une défaillance de la fonction de l'objet « a » qui conditionne l'hallucination* du fait que c'est le « a » qui permet la coupure entre « intérieur » et « extérieur ». L'objet véritablement constitué dans son statut logique n'apparaît ici qu'au stade anal, c'est-à-dire au moment où s'instaure pour le sujet la possibilité d'assumer le détachement, la séparation de l'objet, ce qui permet qu'il soit vécu « hors corps ». Tandis que dans le stade oral, l'Objet lui-même fait partie du corps. Il n'y a aperception de l'objet comme distinct qu'au moment où celui-ci peut apparaître comme détaché, par l'intermédiaire du « voir » : le voir l'autre dans sa totalité au moment du stade du miroir. C'est seulement à ce moment qu'il y a une aperception de l'objet, en ce que le sein, qui faisait jusque-là partie du sujet, se détache. Mais l'enfant ne pourra avoir la maîtrise de cette séparation qu'au stade anal, et c'est donc seulement à partir de là qu'on pourra parler d'objet proprement dit. Lacan précise que la problématique de l'objet est toujours prise dans une forme d'aliénation où intervient le rapport à l'Autre : la demande. L'objet oral se situe toujours dans une dimension de dépendance, de demande : demander « à l'Autre ». Tandis qu'au stade anal, c'est l'Autre qui demande... *«Le stade anal se caractérise en ceci, que le sujet ne satisfait un besoin que pour la satisfaction d'un autre.... Remarquez-en la conséquence - la marge de la place qui reste au sujet, autrement dit le désir, vient dans cette situation à être symbolisée par ce qui est emporté dans l'opération. Le désir, littéralement, s'en va aux chiottes ; la symbolisation du sujet comme ce qui s'en va dans le pot ou le trou, nous la rencontrons dans l'expérience, comme liée le plus profondément à la position du désir*

* L'hallucination d'un objet, tel le sein par exemple, est une perception vécue sans l'objet matériel, ici sans le sein.

anal» J. LACAN (*Le Transfert*, 1960-1961, p. 246). Et c'est à ce moment-là que l'enfant peut s'affirmer, en disant « non ». L'objet Autre se constitue du fait de la négation de la demande de l'Autre. Ainsi donc, c'est au stade anal que commence à s'exister (ou non) l'autonomie de l'enfant en ce sens que l'enfant devient actif face au monde extérieur : par une action musculaire volontairement dirigée, par le choix du type de relation objectale (obéissance, désobéissance ou agressivité) et surtout par le Langage.

Le **stade phallique** prégénital (2-3 à 4 ans), important pour le petit garçon existerait beaucoup moins pour la petite fille, du fait du manque... de pénis. C'est pour lui la découverte du sexe, du pénis, qui pend entre les jambes. Non ressenti comme l'objet sexuel de la génitalisation, mais perçu en zone érogène comme procurant une satisfaction au même titre que précédemment la bouche, la zone anale, ou la vulve pour la petite fille. On est encore dans l'auto-érotisme avec la naissance ou le renforcement d'un désir sexuel (mais non génitalisé) dont les tensions pulsionnelles suscite la recherche de l'Objet partiel qu'est le pénis comme Objet d'apaisement, de satisfaction. Cette période est très courte, elle introduit à la relation oedipienne, triangulaire pour Freud, à quatre pour J. Lacan (graphe du désir). La loi du Père y sera d'ordre symbolique. Ses signifiants en seront la métaphore du Nom-du-Père et le phallus. Chez le petit garçon, la découverte en différence de la possession du pénis peut le rendre vulnérable à l'angoisse devant la possibilité de sa perte, tandis que chez la petite fille va s'inscrire, devant cette découverte, le constat de l'incomplétude et par là l'installation prégnante du manque. Ce que Freud appelle la *phase phallique* de la petite fille est ce stade pour elle refoulé qui confirme Freud dans sa conviction que l'angoisse de castration est au principe du refoulement. Il en témoigne l'oubli constaté de la masturbation clitoridienne de la toute

petite enfance. Il note qu'il n'est pas rare qu'une femme ne découvre son clitoris que dans le contact avec un partenaire.

Cette notion de stade phallique apparaît chez Freud vers 1923 dans "l'organisation génitale infantile". L'idée du primat du phallus apparaissant déjà dans "trois essais sur la théorie de la sexualité" en 1905.

Ainsi donc les termes pulsionnels sont ainsi organisés et posés pour que le Sujet en devenir puisse entrer dans la **période oedipienne** (voir la fiche pédagogique sur l'Oedipe), siège des «fantasmes originaires» en ce sens qu'ils vont structurer la vie psychique de chacun, à savoir : les fantasmes de la scène primitive, d'abandon, de séduction et de castration.

La période post-oedipienne mène à la génitalisation donnée par la puberté à l'adolescence en passant par une période dite de **latence** (entre 7 et 12-13 ans), période pré-pubertaire. Ce stade de *mise en latence* désigne avant tout un renoncement temporaire à satisfaire les pulsions sexuelles sur le mode direct, c'est à dire sur le mode de la décharge. On est selon Freud dans les années de la deuxième enfance qui se situent entre la période oedipienne (vers 4-5 ans) et le réveil pubertaire, deux périodes qui tendent l'une et l'autre à la recherche d'une satisfaction-décharge au moyen de la masturbation. Cette dite période de *latence* intermédiaire s'avère généralement un temps décisif pour ce qui concerne l'acquisition de capacités sublimatoires, or la sublimation réalise justement un mode de satisfaction pulsionnelle sans décharge. Cependant dire qu'il n'existe aucun intérêt sexuel semble excessif. C'est durant cette période qu'un enfant trouve sa première amoureuse ou son premier amoureux. Même si l'intérêt n'est pas sexuel génital, il y a malgré tout une certaine attirance vers un enfant du sexe opposé (on parle de jeux sexuels non génitalisés).

Par ailleurs, déjà dans *Pour introduire le narcissisme* (1914), Freud pose catégoriquement que « *L'idéalisation est un processus qui concerne l'objet et par lequel celui-ci est agrandi et exalté psychiquement sans que sa nature soit changée.* » Il poursuit : « *Ainsi, pour autant que sublimation désigne un processus qui concerne la pulsion et idéalisation un processus qui concerne l'objet, on doit maintenir les deux concepts séparés l'un de l'autre.* » Et de conclure : « *La formation d'idéal augmente, comme nous l'avons vu, les exigences du moi, et c'est elle qui agit le plus fortement en faveur du refoulement ; la sublimation représente l'issue qui permet de satisfaire à ces exigences sans amener le refoulement.* » (p. 99). Concernant l'idéalisation, la clinique adolescente permet de mesurer combien ce mécanisme imaginaire constitue à la fois un recours défensif et un écueil redoutable - d'où ressort la pertinence de ne pas confondre les registres du Moi idéal et de l'Idéal du moi. Il faut mentionner enfin que Lacan en est venu quant à lui à faire coïncider cette pulsion de dissociation avec le fait que l'être humain parle. Il la considère comme spécifique de ce qu'il appelle le parlêtre, donc inhérente au sujet humain - ce en quoi il se positionne en rupture avec les hypothèses biologisantes de Freud dans son Au-delà du principe de plaisir. On peut rapprocher cela du fait que l'enjeu du passage latence-adolescence n'existe guère pour les êtres sans langage.

Le **stade génital** (12-13 ans et plus) ou puberté est un moment où l'identité, notamment sexuelle, se forme. C'est en 1905 dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* où Freud bâtit la théorie de la sexualité infantile de la libido (libido du moi ou libido narcissique et libido d'objet) et des pulsions partielles qu'il développe les changements de l'adolescent aux niveau psychiques et psychologique. Selon lui, le travail psychologique de l'adolescent est celui d'abandon des liens familiaux. C'est un travail important et en même temps douloureux dans le même temps que cette période est caractérisée par l'apparition des fonctions génitales et des caractères sexuels d'ordre morphologique : chez le garçon, on aura les premières pollutions nocturnes, la mue de la voix,

l'apparition de la pilosité, une nouvelle carrure... Chez la fille, il y aura l'apparition des seins, des hanches, du système pileux, et des premières règles. L'adolescent doit donc adapter sa personnalité mentale à son nouvel aspect physique (image du corps), avec un retour au narcissisme.

L'adolescence constitue une étape intermédiaire qui correspond au choix d'objet hors de la famille. ; période délicate pour les parents et les adolescents à travers les changements de corps et de comportement. L'enfant commence à prendre les idées des adultes à son compte ou bien il les rejette en se rebellant. Freud écrit : «*L'événement de la puberté inaugure les transformations qui doivent mener la vie sexuelle infantile à sa forme normale définitive.*» Le choix d'objet après la puberté est orienté vers des objets adéquats étrangers et la vie sexuelle d'adolescent est composée de fantasmes. «*Les fantasmes de la période pubertaire se greffent sur les recherches sexuelles infantiles abandonnées au cours de l'enfance et peuvent même apparaître avant la fin de la période de latence*» nous dit Freud. Dans l'article *Les théories sexuelles infantiles* (1908), il souligne encore l'importance de l'activité sexuelle infantile, le conflit oedipien et son refoulement dans l'inconscient. «*Toute la sensualité de celui qui est devenu maintenant un adolescent se trouve en conséquence(...) fixée à des fantasmes incestueux inconscients*». L'adolescent pubertaire est investi de pulsions libidinales sur le corps propre, provoquées par une augmentation du taux d'hormones et d'une perte d'efficacité du «Surmoi» et qui rend compte de la fragilité narcissique en ce qui concerne les femmes. Freud remarque que ce sont les femmes incontestablement belles qui ont le plus besoin d'être rassurées sur leur beauté. Il fait du choix narcissique de certaines femmes une conséquence du *Penisneid*. Néanmoins, l'adolescent puber retrouve un intérêt sexuel plus ou moins perdu pendant la période de latence et les changements corporels vont tourner ses buts vers la procréation. Le Sujet va pouvoir «aimer» l'autre dans sa différence. Cependant, un adolescent n'est pas toujours prêt psychologiquement pour la procréation, même si techniquement c'est possible. Il fait face à ce que son corps exprime (pulsions libidinales génitalisées) et ses peurs du sexe opposé. Pour apaiser ces angoisses, l'adolescent passe souvent par une phase de masturbation avec une activité fantasmatique. Il s'agit en fait d'un compromis. Cette phase sera déterminante pour le choix futur du ou de la partenaire sexuel. Il doit faire le deuil des images parentales et admettre un décalage entre son «moi» et son «idéal du moi». L'adolescent est en fait en quête d'une autonomisation. Cette période est donc plus une crise qu'un stade. S'il y a des troubles pathologiques de la vie sexuelle d'adolescent, nous pouvons les considérer comme une inhibition de leur développement. L'adolescent tente de couper avec le passé, en particulier avec des valeurs liées à sa famille. L'interdit de l'inceste se place en tant que barrière. Car l'adolescent s'introduit dans un second Oedipe avec tous les conflits qui l'accompagnent et qui réveillent la crainte de la castration. C'est ce que nous dit Freud «*En même temps que ces fantasmes manifestement incestueux sont surmontés et rejetés, s'accomplit une des réalisations psychiques les plus importantes, mais aussi les plus douloureuses de la période pubertaire*». En effet, J. LACAN confirme que «*De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire.* » (Télévision, *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 545). qui nous amène à dire que le deuil du père est à l'adolescence ce que le deuil de la toute puissance de la mère est à la petite enfance. Plus que jamais l'adolescence est le baromètre du social et du politique, en tant que le sujet adolescent est en phase avec le social qui modèle sa subjectivité. Les questions qu'il pose, souvent en acte, anticipent sur les conséquences de notre organisation sociale : l'autorité, le transfert, la violence, les pratiques de jouissances, la différence des sexes, la féminité, etc. Et voilà qu' «*à partir de sa chambre d'enfant, à regarder au-dehors dans le monde réel, et voilà qu'il lui faut faire les découvertes qui ruinent sa haute estime du père*» nous dit S. Freud, dans «*Sur la psychologie du lycéen* », Résultats, idées, problèmes, T.I, Paris, PUF, 1988, p. 230. Ainsi donc S'il s'agit bien à l'adolescence d'amorcer la chute de ce premier idéal, il n'en demeure pas moins que le pire peut s'introduire dans ce travail du deuil, à

l'instar d'un Kafka, qui décide de maintenir son père comme idole, ce qui va l'empêcher de se servir de sa lettre au père dont le destin sera de rester morte. Bref, l'enjeu est bel et bien d'arriver à se servir du père, sans le servir, en trouvant de la sorte, à la façon d'un Wedekind (J. Lacan, «*Préface à L'éveil du printemps*» *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001) un mode d'emploi à sa sexualité et à son usage dans une démocratie libérale. Ce « pas-sage » adolescent présente la spécificité d'être inéluctablement nouveau et créatif. Il n'est pas commandable ; au contraire, c'est lui qui commande par la force de son désir. Autrement dit, la réactivation de ses pulsions phalliques et oedipiennes le fait s'opposer à toute forme d'autorité (père, famille, religion, pouvoir politique, armée...). Dans ce sens, il faut bien comprendre que l'adolescence récuse formellement toute tentative d'inféodation à quelque maître que ce soit. Le « c'est pour ton bien », que ce surmoi social inventive à tout va au sujet adolescent, relève du registre de la jouissance phallique, donc hors corps. Il lui ordonne de n'enfreindre aucune limite, ou si peu. Mais où s'origine pour l'essentiel ce surmoi aux allures tyranniques à l'égard de l'être-adolescent ? La réponse est à rechercher, nous semble-t-il, du côté d'une expérience traumatique, encore à l'œuvre dans nos civilisations occidentales : l'incapacité sociétale à opérer harmonieusement le passage d'un état d'enfant à celui d'adulte par la création de ce stade où l'être n'est plus ni enfant, ni adulte, mais réactive en régression pulsionnelle son stade de l'Oedipe avec ses angoisses de castration, au lieu de s'être adulte avec une vie sexuelle génitalisée «simple», s'il en est même s'«Il n'y a pas d'acte sexuel» nous dit J. LACAN dans la reprise de *La logique du fantasme*, il n'est pas rare que l'adolescent passe par une phase d'hétérosexualité polygame (premiers flirts). De même cette période est celle du «passage à l'acte», dérivation des pulsions agressives qui, au lieu d'être mentalisées, sont agies dans la réalité. On aura ainsi des fugues, des portes qui claquent ; des pulsions auto agressives (suicide, drogue, alcool...) ou hétéro agressives (bagarres en bandes, vandalisme, délinquance...).

L'adolescence est donc une période de crise régressive avec un retour à l'Oedipe, phase intermédiaire à la période pubertaire et à l'âge **adulte**. Le sujet adulte, femme ou homme, est celui qui est censé parvenir à l'autonomie. Comme nous le savons *hommes et femmes* sont des êtres parlants et pour Lacan, l'identité de *genre* n'est rien d'autre que ce qu'il a exprimé avec le terme *l'homme et la femme*. Si la question du genre peut être posée précocement chez les enfants, c'est justement parce qu'à l'âge adulte, «il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes». Cette répartition, on le sait, n'est pas forcément conforme à l'anatomie car, dit Lacan, «ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement» et «rien ne nous permet dans ces définitions de l'homme et de la femme de les abstraire de l'expérience parlante complète jusques et y compris dans les institutions où elle s'exprime à savoir le mariage». Autrement dit l'institution du mariage est aussi un effet de langage, le produit d'un discours. Il poursuit en affirmant : «qu'il s'agit à l'âge adulte de faire homme, que c'est cela qui constitue la relation à l'autre parti». C'est à partir de ce faire *homme*, que sera interprété, dans le comportement de l'enfant mâle, tout ce qui s'oriente vers ce faire *homme* dont l'une des expressions est de faire signe à la fille qu'on en est un. Il est important de souligner que Lacan situe la question du genre, du point de vue de l'adulte qui interprète chez l'enfant des comportements pour en faire des signes prédictifs de sa position sexuée future : telle fille sera nommée "garçon manqué" ou tel garçon "poule mouillée" ou "pédé". Mais si la nomination joue incontestablement un rôle, aucune opération de nomination ne peut assurer le sujet de son être sexué : ni la nomination de l'état civil ni celle de l'exclamation première «c'est une fille ! c'est un garçon !» ni celles que l'enfant reçoit au cours de son développement. Il n'existe pas davantage de nomination divine qui garantirait l'être homme ou l'être femme** : il n'y a que des semblants d'homme et de femme. Il s'agit pour Lacan de montrer que le *genre* relève du *semblant* et que le *semblant* est véhiculé par un *discours*. Citations tirées de quand Lacan parlait de «Sex and Gender», Leçon du 21 janvier 1971.

Ceci étant, l'adulte est un être parlant qui est le résultat de sa structuration psychique dans l'enfance faite de refoulement, d'angoisses. Il vit la confiscation de la plus grande partie de sa vie qu'est son histoire inconsciente. Il en existe au mieux à travers ses névroses au pire avec des tendances psychotiques voire des psychoses qui lui permettent plus ou moins bien une adaptation à la vie sociale et professionnelle ou l'en éloigne.

La cure psychanalytique semble être la voie de réappropriation de cette histoire confisquée en inconscient, aux fins de «re-trouvailles» avec une structuration psychique acceptable dans la «levée d'écrou» du refoulé pour permettre une fin de vie de soumission comme objet vers une autonomisation d'un être Sujet qui s'accomplisse du *parlêtre* ce qui l'amène à posséder le savoir de castration.

** Dans le séminaire *Les non-dupes errent* Lacan, leçon 11, réécrit les formules de la sexuation et propose de remplacer x par a : «ça impliquerait dit-il une formule comme ça "l'être sexué ne s'autorise que de lui-même" et c'est en ce sens qu'il a le choix....La limite du classement masculin/ féminin de l'état civil n'empêche pas qu'il a le choix...ça bien sûr tout le monde le sait, poursuit Lacan, il ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres - ça s'écrit dans les formules de la sexuation». Et il ajoute : «ça paraît difficile de le contester, étant donné qu'on a pas attendu qu'on écrive ces formules pour qu'il y ait une sérieuse lampée de gens qu'on épingle comme on peut- de l'homosexualité- ni d'un côté ni de l'Autre. Ce serait donc incontestablement vrai, si ce n'est que chose curieuse, enfin il semble qu'on ait mis un bout de temps à l'épingler de ce terme par hasard impropre : homosexuel, impropre comme nomination. Bien avant on n'avait pas ces termes là; et le fait qu'on les distinguât d'une façon sérieuse jusqu'à leur donner une place différente sur la carte géographique, est déjà suffisamment indicatif, on appelait ça pour un côté des sodomites».

